AH22

Mme de Staël.

2053490

Library
of the
University of Toronto

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/clettressurlesou00sta

Madame de Staël

LETTRES
SUR LES OUVRAGES
ET
LE CARACTÈRE
DE
J. J. ROUSSEAU.

Vous qui de ses écrits savez goûter les charmes,
Vous tous, qui lui devez des leçons & des larmes,
Pour prix de ces leçons & de ces pleurs si doux,
Cœurs sensibles, venez : je le confie à vous.

L'Abbé De Lille.

NOUVELLE ÉDITION AUGMENTÉE.

1789.

PRÉFACE.

JE ne connois point d'éloge de Rousseau : j'ai senti le besoin de voir mon admiration exprimée. J'aurois souhaité sans doute qu'un autre eût peint ce que j'éprouve ; mais j'ai goûté quelque plaisir encore en me retraçant à moi-même le souvenir et l'impression de mon enthousiasme. J'ai pensé que si les hommes de génie ne pouvoient être jugés que par un petit nombre d'esprits supérieurs, ils devoient accepter tous les tributs de reconnoissance. Les Ouvrages dont le bonheur du genre-humain est le but, placent leurs Auteurs au rang de ceux que leurs actions immortalisent ; et quand on n'a pas vécu de leur temps, on peut être impatient de s'acquitter envers leur ombre, et de déposer sur leur tombe l'hommage que le sentiment de sa foiblesse même ne doit pas empêcher d'offrir.

Peut-être ceux dont l'indulgence daignera

présager quelque talent en moi, me reprocheront-ils de m'être hâtée de traiter un sujet au-dessus même des forces que je pouvois espérer un jour. Mais qui sait si le temps ne nous ôte pas plus qu'il ne nous donne? Qui peut oser prévoir les progrès de son esprit? Comment consentir à s'attendre, et renvoyer à l'époque d'un avenir incertain l'expression d'un sentiment qui nous presse? Le temps sans doute détrompe des illusions, mais il porte quelquefois atteinte à la vérité même, et sa main destructrice ne s'arrête pas toujours à l'erreur. N'est-ce pas aussi dans la jeunesse qu'on doit à Rousseau le plus de reconnoissance? Celui qui a su faire une passion de la vertu, qui a consacré l'éloquence à la morale, et persuadé par l'enthousiasme, s'est servi des qualités et des défauts mêmes de cet âge pour se rendre maître de lui.

LETTRES
SUR LES OUVRAGES
ET
LE CARACTÈRE
DE
J. J. ROUSSEAU.

LETTRE Iere.

Du style de Rousseau, et de ses premiers discours sur les sciences, l'inégalité des conditions et le danger des spectacles.

C'est à l'âge de quarante ans que Rousseau composa son premier ouvrage; il falloit que son cœur et son esprit fussent calmés, pour qu'il pût se consacrer au travail; et tandis que la plupart des hommes ont besoin de

saisir cette première flâme de la jeunesse; pour suppléer à la véritable chaleur, l'âme de Rousseau étoit consumée par un feu qui le dévora long-temps avant de l'éclairer: des idées sans nombre le dominoient tour-à-tour; il n'en pouvoit suivre aucune, parce qu'elles l'entraînoient toutes également. Il appartenoit trop aux objets extérieurs pour rentrer en lui-même; il sentoit trop pour penser; il ne savoit pas vivre et réfléchir à-la-fois. Rousseau s'est donc voué à la méditation, quand les événemens de la vie ont eu moins d'empire sur lui, et lorsque son âme, sans objet de passion, a pu s'enflâmer toute entière pour des idées et des sentimens abstraits. Il ne travailloit ni avec rapidité, ni avec facilité: mais c'étoit parce qu'il lui falloit, pour choisir entre toutes ses pensées, le tems et les efforts que les hommes médiocres emploient à tâcher d'en avoir: d'ailleurs

ses sentimens sont si profonds, ses idées si vastes, qu'on souhaite à son génie cette marche auguste et lente : le débrouillement du chaos, la création du monde, se peint à la pensée comme l'ouvrage d'une longue suite d'années, et la puissance de son auteur n'en paroît que plus imposante.

Le premier sujet que Rousseau a traité, c'est la question sur l'utilité des sciences et des arts. L'opinion qu'il a soutenue est certainement paradoxale; mais elle est d'accord avec ses idées habituelles, et tous les ouvrages qu'il a donnés depuis sont comme le développement du système dont ce discours est le premier germe. On trouve dans tous ses écrits la passion de la nature, et la haine pour ce que les hommes y ont ajouté : il semble que pour s'expliquer le mélange du bien et du mal, il l'avoit ainsi distribué. Il vouloit ramener les hommes à une sorte

d'état, dont l'âge d'or de la fable donne seul l'idée, également éloigné des inconvéniens de la barbarie et de ceux de la civilisation. Ce projet sans doute est une chimère : mais les alchimistes, en cherchant la pierre philosophale, ont découvert des secrets vraiment utiles. Rousseau, de même, en s'efforçant d'atteindre à la connoissance de la félicité parfaite, a trouvé sur sa route plusieurs vérités importantes. Peut-être en s'occupant de la question sur l'utilité des sciences et des arts, n'a-t-il pas assez observé tous les côtés de l'objet qu'il traitoit ; peut-être a-t-il trop souvent lié les arts aux sciences, tandis que les effets des uns et des autres diffèrent entièrement. Peut-être, en parlant de la décadence des empires, suite naturelle des révolutions politiques, a-t-il eu tort de regarder le progrès des sciences comme une cause, tandis qu'il n'étoit qu'un événe-

ment contemporain : peut-être n'a-t-il pas assez distingué dans ce discours la félicité des hommes de la prospérité des empires ; car quand il seroit vrai que l'amour des connoissances auroit distrait les peuples guerriers de la passion des armes, le bonheur du genre-humain n'y auroit pas perdu. Peut-être enfin, avant de décider cette question, valoit-il mieux balancer les inconvéniens et les avantages des deux partis. C'est la seule manière de parvenir à la vérité. Les idées morales ne sont jamais assez précises pour ne pas offrir des ressources à la controverse : le bien et le mal se trouvent par-tout ; et celui qui ne se serviroit pas de la faculté de comparer et d'additionner, pour ainsi dire, l'un et l'autre, se tromperoit, ou resteroit sans cesse dans l'incertitude. C'est à la raison plutôt qu'à l'éloquence qu'il appartient de concilier des opinions contraires : l'e prit

montre une puissance plus grande, lorsqu'il sait se retenir, se transporter d'une idée à l'autre. Mais il me semble que l'âme n'a toute sa force qu'en s'abandonnant, et je ne connois qu'un homme qui ait su joindre la chaleur à la modération, soutenir avec éloquence des opinions également éloignées de tous les extrêmes, & faire éprouver pour la raison la passion qu'on n'avoit jusqu'alors inspirée que pour les systêmes.

Le second discours de Rousseau traite de l'origine de l'inégalité des conditions : c'est peut-être de tous ses ouvrages, celui où il a mis le plus d'idées. C'est un grand effort du génie de se reporter ainsi aux simples combinaisons de l'instinct naturel. Les hommes ordinaires ne conçoivent pas ce qui est au-dessus ni au dessous d'eux ; ils restent fixés à leur horizon. On voit à chaque page combien Rousseau regrette la vie sauvage :

il avoit son genre de misanthropie ; ce n'étoit pas les hommes, mais leurs institutions qu'il haïssoit : il vouloit prouver que tout étoit bien en sortant des mains du Créateur ; mais peut-être devoit-il avouer que cette ardeur de connoître et de savoir étoit aussi un sentiment naturel, don du ciel, comme toutes les autres facultés des hommes ; moyens de bonheur, lorsqu'elles sont exercées ; tourment, quand elles sont condamnées au repos : c'est en vain qu'après avoir tout connu, tout senti, tout éprouvé, il s'écrie : « N'allez pas plus avant ; je reviens, » et je n'ai rien vu qui valût la peine du » voyage ». Chaque homme veut être à son tour détrompé, et jamais les desirs ne furent calmés par l'expérience des autres. Il est remarquable qu'un des hommes les plus sensibles et le plus distingués par ses connoissances et son génie, ait voulu réduire l'esprit

et le cœur humain à un état presque semblable à l'abrutissement; mais c'est qu'il avoit senti plus qu'un autre toutes les peines que ces avantages, portés à l'excès, peuvent faire éprouver. C'est peut-être aux dépens du bonheur qu'on obtient ces succès extraordinaires, dus à des talens sublimes. La Nature, épuisée par ces superbes dons, refuse souvent aux grands-hommes les qualités qui peuvent rendre heureux. Qu'il est cruel de leur accorder avec tant de peine, de leur envier avec tant de fureur cette gloire, seule jouissance qu'il soit peut-être en leur pouvoir de goûter!

Mais avec quelle finesse Rousseau suit les progrès des idées des hommes! comme il inspire de l'admiration pour les premiers pas de l'esprit humain, et de l'étonnement pour le concours de circonstances qui put les lui faire faire! comme il trace la route de la pensée, compose son histoire, et

fait un effort d'imagination intellectuelle, de création abstraite au-dessus de toutes les inventions d'événemens et d'images dont les Poètes nous ont donné l'idée ! comme il sait, au milieu de ces systêmes, exagérés peut être, inspirer de justes sentimens de haine pour le vice, et d'amour pour la vertu ! Il est vrai, ses idées positives comme celles de Montesquieu, ne montrent pas à-la-fois le mal et le remède, le but et les moyens; il ne se charge pas d'apprendre à exécuter sa pensée; mais il agit sur l'âme et remonte ainsi plus haut à la première source. On a souvent vanté la perfection du style de Rousseau; je ne sais pas si c'est-là précisément l'éloge qu'il faut lui donner la perfection semble consister plus encore dans l'absence des défauts, que dans l'existence de grandes beautés, dans la mesure, que dans l'abandon, dans ce qu'on est tou-

jours, que dans ce qu'on se montre quelquefois; enfin la perfection donne l'idée de la proportion plutôt que de la grandeur. Mais Rousseau s'élève et s'abaisse tour-à-tour; il est tantôt au-dessous, tantôt au-dessus de la perfection même; il rassemble toute sa chaleur dans un centre, et réunit, pour brûler, tous les rayons qui n'eussent fait qu'éclairer, s'ils étoient restés épars. Ah! si l'homme n'a jamais qu'une certaine mesure de force, j'aime mieux celui qui les emploie toutes à-la-fois; qu'il s'épuise s'il le faut, qu'il me laisse retomber, pourvu qu'il m'ait une fois élevé jusqu'aux cieux. Cependant Rousseau joignant à la chaleur et au génie, ce qu'on appelle précisément de l'esprit, cette faculté de saisir des rapports fins et éloignés, qui, sans reculer les bornes de la pensée, trace de nouvelles routes dans les pays qu'elle a déjà parcourus; qui, sans donner du mouvement

au style, l'anime cependant par des contrastes et des oppositions ; Rousseau remplit souvent, par des pensées ingénieuses, les intervalles de son éloquence, et retient ainsi toujours l'attention et l'intérêt des lecteurs. Une grande propriété de termes, une simplicité remarquable dans la construction grammaticale de sa phrase, donnent à son style une clarté parfaite : son expression rend fidèlement sa pensée ; mais le charme de son expression, c'est à son âme qu'il le doit. M. de Buffon colore son style par son imagination ; Rousseau l'anime par son caractère : l'un choisit les expressions ; elles échappent à l'autre. L'éloquence de M. de Buffon ne peut appartenir qu'à un homme de génie ; la passion pourroit élever à celle de Rousseau. Mais quel plus bel éloge peut-on lui donner, que de lui trouver, presque toujours et sur tant de sujets, la chaleur que le trans-

port de l'amour, de la haine, ou d'autres passions, peuvent inspirer une fois dans la vie à celui qui les ressent? Son style n'est pas continuellement harmonieux; mais dans les morceaux inspirés par son âme, on trouve, non cette harmonie imitative dont les poètes ont fait usage, non cette suite de mots sonores, qui plairoit à ceux même qui n'en comprendroient pas le sens; mais, s'il est permis de le dire, une sorte d'harmonie naturelle, accent de la passion, et s'accordant avec elle, comme un air parfait avec les paroles qu'il exprime. Il a le tort de se servir souvent d'expressions de mauvais goût; mais on voit au-moins, par l'affectation avec laquelle il les emploie, qu'il connoît bien les critiques qu'on peut en faire: il se pique de forcer ses lecteurs à les approuver; et peut-être aussi que par une sorte d'esprit républicain, il ne veut point reconnoître qu'il existe des ter-

mes bas ou relevés, des rangs même entre les mots ; mais s'il hasarde des expressions que le goût rejeteroit, comme il a su se le concilier par des morceaux entiers, parfaits sous tous les rapports, celui qui s'affranchit des règles, après avoir su si bien s'y soumettre, prouve au-moins qu'il ne les blâme pas par impuissance de les suivre.

Un des discours de Rousseau qui m'a le plus frappé, c'est sa lettre contre l'établissement des spectacles à Genève. Il y a une réunion étonnante de moyens de persuasion, la logique et l'éloquence, la passion et la raison. Jamais Rousseau ne s'est montré avec autant de dignité ; l'amour de la patrie, l'enthousiasme de la liberté, l'attachement à la morale, guident et animent sa pensée. La cause qu'il soutient, sur-tout appliquée à Genève, est parfaitement juste ; tout l'esprit qu'il met quelquefois à soutenir un para-

doxe, est consacré dans cet ouvrage à appuyer la vérité ; aucun de ses efforts n'est perdu, aucun de ses mouvemens ne porte à faux ; il a toutes les idées que son sujet peut faire naître, toute l'élévation, la chaleur qu'il doit exciter : c'est dans cet ouvrage qu'il établit son opinion sur les avantages qui doivent résulter pour les hommes et les femmes, de ne pas se voir souvent en société : sans doute dans une république cet usage est préférable. L'amour de la patrie est un mobile si puissant, qu'il rend les hommes indifférens, même à ce que nous appelons la gloire : mais dans les pays où le pouvoir de l'opinion affranchit seul de la puissance du maître, les applaudissemens et les suffrages des femmes deviennent un motif de plus d'émulation dont il est important de conserver l'influence. Dans les républiques, il faut que les hommes gardent jusqu'à leurs dé-

fauts mêmes ; leur âpreté, leur rudesse fortifient en eux la passion de la liberté. Mais ces mêmes défauts dans un royaume absolu rendroient seulement tyrans tous ceux qui pourroient exercer quelque pouvoir. D'ailleurs je hasarderai de dire, que dans une monarchie, les femmes conservent peut-être plus de sentiment d'indépendance et de fierté que les hommes : la forme des gouvernemens ne les atteint point ; leur esclavage toujours domestique est égal dans tous les pays : leur nature n'est donc pas dégradée, même dans les états despotes ; mais les hommes, créés pour la liberté civile, quand ils s'en sont ravi l'usage, se sentent avilis et tombent souvent alors au-dessous d'eux-mêmes. Quoique Rousseau ait tâché d'empêcher les femmes de se mêler des affaires publiques, de jouer un rôle éclatant, qu'il a su leur plaire en parlant d'elles ! ah ! s'il a voulu les pri-

ver de quelques droits étrangers à leur sexe, comme il leur a rendu tous ceux qui lui appartiennent à jamais! S'il a voulu diminuer leur influence sur les délibérations des hommes, comme il a consacré l'empire qu'elles ont sur leur bonheur! S'il les a fait descendre d'un trône usurpé, comme il les a replacées sur celui que la Nature leur a destiné! S'il s'indigne contre elles, lorsqu'elles veulent ressembler aux hommes, combien il les adore, quand elles se présentent à lui avec les charmes, les foiblesses, les vertus et les torts de leur sexe! Enfin il croit à l'amour; sa grace est obtenue: qu'importe aux femmes que sa raison leur dispute l'empire, quand son cœur leur est soumis; qu'importe même à celles que la Nature a douées d'une âme tendre, qu'on leur ravisse le faux honneur de gouverner celui qu'elles aiment? Non, elles préfèrent de sentir sa supériorité,

de l'admirer, de le croire mille fois au-dessus d'elles, de dépendre de lui, parce qu'elles l'adorent; de se soumettre volontairement, d'abaisser tout à ses pieds, d'en donner elles-mêmes l'exemple, et de ne demander d'autre retour que celui du cœur, dont en aimant, elles se sont rendues dignes. Cependant le seul tort qu'au nom des femmes je reprocherois à Rousseau, c'est d'avoir avancé, dans une note de sa lettre sur les spectacles, qu'elles ne sont jamais capables des ouvrages qu'il faut écrire avec de l'âme ou de la passion. Qu'il leur refuse, s'il le veut, ces vains talens littéraires, qui, loin de les faire aimer des hommes, les mettent en lutte avec eux; qu'il leur refuse cette puissante force de tête, cette profonde faculté d'attention dont les grands génies sont doués; leurs foibles organes s'y opposent, et leur cœur, trop souvent occupé par leurs senti-

mens et par leur malheur, s'empare sans cesse de leur pensée, et ne la laisse pas se fixer sur des méditations étrangères à leur idée dominante; mais qu'il ne les accuse pas de ne pouvoir écrire que froidement, de ne savoir pas même peindre l'amour. C'est par l'âme, l'âme seule, qu'elles sont distinguées; c'est elle qui donne du mouvement à leur esprit; c'est elle qui leur fait trouver quelque charme dans une destinée dont les sentimens sont les seuls événemens, et les affections les seuls intérêts; c'est elle qui les identifie au sort de ce qu'elles aiment, et leur compose un bonheur dont l'unique source est la félicité des objets de leur tendresse; c'est elle enfin qui leur tient lieu d'instruction et d'expérience, et les rend dignes de sentir ce qu'elles sont incapables de juger. Sapho, seule entre toutes les femmes, dit Rousseau, a su faire parler l'amour. Ah!

quand elles rougiroient d'employer ce langage brûlant, signe d'un délire insensé, plutôt que d'une passion profonde, elles sauroient du moins exprimer ce qu'elles éprouvent; et cet abandon sublime, cette mélancolique douleur, ces sentimens tout-puissans, qui les font vivre et mourir, porteroient peut-être plus avant l'émotion dans le cœur des Lecteurs, que tous les transports nés de l'imagination exaltée des Poètes ou des amans.

LETTRE IIE.

D'Héloïse.

LA profondeur des pensées, l'énergie du style, font sur-tout le mérite et l'éclat des divers discours dont j'ai parlé dans ma lettre précédente; mais on y trouve aussi des mouvemens de sensibilité, qui caractérisent d'avance l'Auteur d'Héloïse. C'est avec plaisir que je me livre à me retracer l'effet que cet ouvrage a produit sur moi: je tâcherai sur-tout de me défendre d'un enthousiasme qu'on pourroit attribuer à la disposition de mon âme plus qu'au talent de l'Auteur. L'admiration véritable inspire le desir de faire partager ce qu'on éprouve; on se modère pour persuader, on ralentit ses pas afin d'être suivi. Je me transporterai donc à quel-

que distance des impressions que j'ai reçues, et j'écrirai sur Héloïse, comme je le ferois, je crois, si le tems avoit vieilli mon cœur.

Un roman peut être une peinture des mœurs et des ridicules du moment, ou un jeu de l'imagination, qui rassemble des événemens extraordinaires pour captiver l'intérêt de la curiosité, ou une grande idée morale mise en action et rendue dramatique; c'est dans cette dernière classe qu'il faut mettre Héloïse. Il paroît que le but de l'auteur étoit d'encourager au repentir, par l'exemple de la vertu de Julie, les femmes coupables de la même faute qu'elle. Je commence par admettre toutes les critiques que l'on peut faire sur ce plan. On dira qu'il est dangereux d'intéresser à Julie; que c'est répandre du charme sur le crime, et que le mal que ce roman peut faire aux jeunes filles encore innocentes, est plus certain que l'u-

tilité dont il pourroit être à celles qui ne le sont plus. Cette critique est vraie. Je voudrois que Rousseau n'eût peint Julie coupable que par la passion de son cœur. Je vais plus loin ; je pense que c'est pour les cœurs purs seuls qu'ils faut écrire la morale ; d'abord peut-être perfectionne-t-elle, plutôt qu'elle ne change, guide-t elle, plutôt qu'elle ne ramène ; mais d'ailleurs quand elle est destinée aux âmes honnêtes, elle peut servir encore à celles qui ont cessé de l'être. Combien on fait rougir d'une grande faute, en peignant les remords et les malheurs que de plus légères doivent causer! Il me semble aussi que l'indulgence est la seule vertu qu'il est dangereux de prêcher, quoiqu'il soit si utile de la pratiquer. Le crime abstraitement, doit exciter l'indignation. La pitié ne peut naître que de l'intérêt qu'inspire le coupable ; l'austérité doit être

dans la morale, et la bonté dans son application. J'avoue donc, avec les censeurs de Rousseau, que le sujet de Clarisse et de Grandisson est plus moral ; mais la véritable utilité d'un roman est dans son effet bien plus que dans son plan, dans les sentimens qu'il inspire, bien plus que dans les événemens qu'il raconte. Pardonnons à Rousseau, si à la fin de cette lecture, on se sent plus animé d'amour pour la vertu, si l'on tient plus à ses devoirs, si les mœurs simples, la bienfaisance, la retraite, ont plus d'attraits pour nous. Cessons de condamner ce roman, si telle est l'impression qu'il laisse dans l'âme. Rousseau lui-même a paru penser que cet ouvrage étoit dangereux ; il a cru qu'il n'avoit écrit en lettres de feu que les amours de Julie, et que l'image de la vertu, du bonheur tranquille de Madame de Volmar, paroîtroit sans couleur auprès

de ces tableaux brûlans. Il s'est trompé; son talent de peindre se retrouve par-tout; et dans ses fictions comme dans la vérité, les orages des passions et la paix de l'innocence agitent et calment successivement.

C'est un ouvrage de morale que Rousseau a eu intention d'écrire; il a pris, pour le faire, la forme d'un roman: il a peint le sentiment, qui domine dans ce genre d'ouvrage; mais s'il est vrai qu'on ne peut émouvoir les hommes sans le ressort d'une passion; s'il est vrai qu'il en est peu qui s'enflâment par la pensée, s'élèvent par sa puissance à l'enthousiasme de la vertu, sans qu'aucun sentiment étranger à elle ait donné du charme et de la vie à cet amour abstrait de la perfection; si le langage des anges ne fait plus effet sur les hommes, un ange même ne devroit-il pas y renoncer? S'il faut, pour ainsi dire, entraîner les hommes à la vertu;

si

si leur imperfection force à recourir, pour les intéresser, à l'éloquence d'une passion, faut-il blâmer Rousseau d'avoir choisi l'amour? Quel autre eût été plus près de la vertu même? Seroit-ce l'ambition? toujours la haine et l'envie l'accompagnent: l'ardeur de la gloire? ce sentiment n'est pas fait pour tous les hommes, il n'est pas même entendu par ceux qui ne l'ont jamais éprouvé. Quel théatre et quel talent ne faut-il pas à cette passion! à qui l'inspirer, si ce n'est à ceux que rien ne peut empêcher de la ressentir! Que font les livres au petit nombre d'hommes qui devancent l'esprit humain? Non, l'amour seul pouvoit intéresser universellement, remplir tous les cœurs, et se proportionner à leur énergie; l'amour seul enfin pouvoit devenir un mobile aussi puissant qu'utile, lorsque Rousseau le dirigeoit.

Peut-être que dans les premiers tems,

les hommes ne connoissoient d'autres vertus que celles qui naissent de l'amour. L'amour peut quelquefois donner toutes celles que la religion et la morale prescrivent. L'origine est moins céleste ; mais il seroit possible de s'y méprendre : quand l'objet de son culte est vertueux, bientôt on le devient soi-même ; un suffit pour qu'il y en ait deux. On est vertueux, quand on aime ce qu'on doit aimer ; involontairement on fait ce que le devoir ordonne : enfin cet abandon de soi-même, ce mépris pour tout ce que la vanité fait rechercher, prépare l'âme à la vertu ; lorsque l'amour sera éteint, elle y régnera seule : quand on s'est accoutumé à ne mettre de valeur à soi qu'à cause d'un autre, quand on s'est une fois entièrement détaché de soi, on ne peut plus s'y reprendre, et la piété succède à l'amour. C'est là l'histoire la plus vraisemblable du cœur.

La bienfaisance et l'humanité, la douceur et la bonté, semblent aussi appartenir à l'amour. On s'intéresse aux malheureux ; le cœur est toujours disposé à s'attendrir : il est comme ces cordes tendues, qu'un souffle fait raisonner. L'amant aimé est à-la-fois étranger à l'envie et indifférent aux injustices des hommes ; leurs défauts ne l'irritent point, parce qu'ils ne le blessent pas ; il les supporte, parce qu'il ne les sent pas : sa pensée est à sa maîtresse ; sa vie est dans son cœur : le mal qu'on lui fait ailleurs, il le pardonne, parce qu'il l'oublie ; il est généreux sans effort. Loin de moi cependant de comparer cette vertu du moment avec la véritable ; loin de moi sur-tout de lui accorder la même estime. Mais, je le répète encore, puisqu'il faut intéresser l'âme par les sentimens pour fixer l'esprit sur les pensées, puisqu'il faut mêler la passion à la vertu pour for-

cer à les écouter toutes deux, est-ce Rousseau qu'il faut blâmer ? & l'imperfection des hommes ne lui faisoit-il pas une loi des torts dont on le blâme ?

Je sais qu'on lui reproche d'avoir peint un Précepteur qui séduit la pupille qui lui étoit confiée ; mais j'avouerai que j'ai fait à peine cette réflexion en lisant la Nouvelle Héloïse. D'abord il me semble qu'on voit clairement que cette circonstance n'a pas frappé Rousseau lui-même, qu'il l'a prise de l'ancienne Héloïse ; que toute la moralité de son roman est dans l'histoire de Julie, et qu'il n'a songé à peindre Saint-Preux que comme le plus passionné des hommes. Son ouvrage est pour les femmes ; c'est pour elles qu'il est fait ; c'est à elles qu'il peut nuire ou servir. N'est ce pas d'elles que dépend tout le sort de l'amour ? Je conviens que ce roman pourroit égarer un homme dans la

position de Saint-Preux : mais le danger d'un livre est dans l'expression des sentimens qui conviennent à tous les hommes, bien plus que dans le récit d'un concours d'événemens qui, ne se retrouvant peut-être jamais, n'autorisera jamais personne. Saint-Preux n'a point le langage ni les principes d'un corrupteur ; Saint-Preux étoit rempli de ces idées d'égalité, que l'on retrouve encore en Suisse ; Saint-Preux étoit du même âge que Julie. Entraînés l'un avec l'autre, ils se rencontroient malgré eux : Saint-Preux n'employoit d'autres armes que la vérité et l'amour ; il n'attaquoit pas ; il se montroit involontairement. Saint-Preux avoit aimé avant de vouloir l'être ; Saint-Preux avoit voulu mourir, avant de risquer de troubler la vie de ce qu'il aimoit ; St.-Preux combattoit sa passion : c'est-là la vertu des hommes ; celle des femmes est d'en triompher. Non,

l'exemple de St.-Preux n'est point immoral ; mais celui de Julie pouvoit l'être. La situation de Julie se rapproche de toutes celles que le cœur fait naître ; et le tableau de ses torts pourroit être dangereux, si ses remords et la suite de sa vie n'en détruisoient pas l'effet, si dans ce roman la vertu n'étoit pas peinte en traits aussi ineffaçables que l'amour.

Le tableau d'une passion violente est sans doute dangereux ; mais l'indifférence et la légèreté avec laquelle d'autres Auteurs ont traité les principes, supposent bien plus de corruption de mœurs, et y contribuent davantage. Julie coupable insulte moins à la vertu, que celle même qui la conserve sans y mettre de prix, qui n'y manque pas par calcul et l'observe sans l'aimer. Si l'indulgence étoit réservée à l'excès de la passion, l'exerceroit-on souvent ? faudroit-il désespérer du cœur qui l'auroit éprouvé ? Non, son âme

égarée pourroit encore retrouver toute son énergie ; mais n'attendez rien de celle qui s'est dégoûtée de la vertu, qui s'est corrompue lentement ; tout ce qui arrive par degré est irremédiable.

Peut-être Rousseau s'est-il laissé aller à l'impulsion de son âme et de son talent : il avoit le besoin d'exprimer ce qu'il y a de plus violent au monde, la passion et la vertu en contraste et réunies. Mais voyez comme il a respecté l'amour conjugal ! peut-être que, suivant le cours habituel de ses pensées, il a voulu attaquer, par l'exemple des malheurs de Julie et de l'inflexible orgueil de son père, les préjugés et les institutions sociales. Mais comme il révère le lien auquel la nature nous destine ! comme il a voulu prouver qu'il est fait pour rendre heureux, qu'il peut suffire au cœur, lors même qu'il a connu d'autres délices ! Qui oseroit se re-

fuser à sa morale ! Est-il étranger aux passions ? méconnoît il leur empire ? a-t-il acquis le droit de parler aux âmes tendres, et de leur apprendre quels sont les sacrifices qui sont en leur puissance ? Qui oseroit répondre qu'ils sont impossibles, lorsque Rousseau nous apprend que la plus passionnée des femmes, que Julie en a été capable ; qu'elle a pu trouver le bonheur dans l'accomplissement de ses devoirs, et ne s'en est plus écartée jusqu'au dernier moment de sa vie ? On se croit dispensé de ressembler aux héroïnes parfaites ; on auroit honte de n'avoir pas même les vertus d'une femme coupable.

Nos usages retiennent les jeunes filles dans les couvens. Il n'est pas même à craindre que ce roman les éloigne des mariages de convenance. Elles ne dépendent jamais d'elles ; tout ce qui les environne s'occupe

à défendre leur cœur d'impressions sensibles; la vertu, et souvent aussi l'ambition de leurs parens, veillent sur elles. Les hommes mêmes, bizarres dans leurs principes, attendent qu'elles soient mariées pour leur parler d'amour. Tout change autour d'elles à cette époque; on ne cherche pas à leur exalter la tête par des sentimens romanesques, mais à leur flétrir le cœur par de froides plaisanteries sur tout ce qu'elles avoient appris à respecter. C'est alors qu'elles doivent lire Héloïse; elles sentiront d'abord en lisant les lettres de Saint-Preux, combien ceux qui les environnent sont loin du crime même de les aimer; elles verront ensuite combien le nœud du mariage est sacré; elles apprendront à connoître l'importance de ses devoirs, le bonheur qu'ils peuvent donner, lors même que le sentiment ne leur prête point ses charmes. Qui jamais l'a senti plus

profondément que Rousseau? quelle preuve plus frappante pouvoit-il en offrir?

S'il eût peint deux amans que la destinée auroit réunis, dont toute la vie seroit composée de jours dont l'attente d'un seul eût autrefois suffi pour embellir un long espace de l'année; qui, faisant ensemble la route de la vie, seroient indifférens sur les pays qu'ils parcourroient; qui adoreroient dans leur enfant une image chérie; un être dans lequel leurs âmes se sont réunies, leurs vies se sont confondues; qui accompliroient tous leurs devoirs comme s'ils cédoient à tous leurs mouvemens; pour qui le charme de la vertu se seroit joint à l'attrait de l'amour, la volupté du cœur aux charmes de l'innocence : la piété attacheroit encore ces deux époux l'un à l'autre; ensemble ils remercieroient l'etre suprême. Le bonheur permet-il d'être athée? Il est des bienfaits si

grands, qu'ils donnent le besoin de la reconnoissance ; il est des bienfaits dont il seroit si cruel de ne pas jouir toujours, que le cœur cherche à se reposer sur des espérances sensibles : le hasard est une idée trop aride, qui n'a jamais pu rassurer une âme tendre. Ce ne seroit plus comme autrefois, par un lien secret, inconnu, qu'ils tiendroient l'un à l'autre ; c'est à la face des hommes, c'est devant Dieu qu'ils auroient formé ce nœud que rien ne pourroit plus rompre ; leur nom, leurs enfans, leur demeure, tout leur rappelleroit leur bonheur, tout leur annonceroit sa durée ; chaque instant feroit naître une nouvelle jouissance. Que de détails de bonheur dans une union intime ! Ah ! si, pour nous faire adorer ce lien respectable, Rousseau nous eût peint une telle union, sa tâche eût été facile ; mais est-ce la vertu qu'il eût prêchée ? est-ce une

leçon qu'il eût donnée ? auroit-il été utile aux hommes, en excitant l'envie des malheureux, en n'apprenant aux heureux que ce qu'ils savent ? Non, c'est un plan plus moral qu'il a suivi.

Il a peint une femme mariée malgré elle, ne tenant à son époux que par l'estime, portant au fond du cœur et le souvenir d'un autre bonheur, et l'amour d'un autre objet ; passant sa vie entière, non dans ce tourbillon du monde, qui peut faire oublier et son époux et son amant ; qui ne permet à aucune pensée, à aucun sentiment de dominer en nous ; éteint toutes les passions, et rétablit le calme par la confusion, et le repos par l'agitation ; mais dans une retraite absolue, seule avec M. de Volmar, à la campagne, près de la nature, et disposée par elle à tous les sentimens du cœur qu'elle inspire ou retrace. C'est dans cette

situation que Rousseau nous peint Julie, se faisant par la vertu une félicité à elle; heureuse par le bonheur qu'elle donne à son époux, heureuse par l'éducation qu'elle destine à ses enfans, heureuse par l'effet de son exemple sur ce qui l'entoure, heureuse par les consolations qu'elle trouve dans sa confiance en son Dieu. C'est un autre bonheur sans doute que celui que je viens de peindre; il est plus mélancolique; on peut le goûter et verser encore quelquefois des larmes: mais c'est un bonheur plus fait pour des êtres passagers sur la terre qu'ils habitent; on en jouit, sans le regretter quand on le perd; c'est un bonheur habituel, qu'on possède tout entier, sans que la réflexion ni la crainte lui ôtent rien; un bonheur, enfin, dans lequel les âmes pieuses trouvent toutes les délices que l'amour promet aux autres: c'est ce sentiment si pur, peint avec tant

leçon qu'il eût donnée ? auroit-il été utile aux hommes, en excitant l'envie des malheureux, en n'apprenant aux heureux que ce qu'ils savent ? Non, c'est un plan plus moral qu'il a suivi.

Il a peint une femme mariée malgré elle, ne tenant à son époux que par l'estime, portant au fond du cœur et le souvenir d'un autre bonheur, et l'amour d'un autre objet ; passant sa vie entière, non dans ce tourbillon du monde, qui peut faire oublier et son époux et son amant ; qui ne permet à aucune pensée, à aucun sentiment de dominer en nous ; éteint toutes les passions, et rétablit le calme par la confusion, et le repos par l'agitation ; mais dans une retraite absolue, seule avec M. de Volmar, à la campagne, près de la nature, et disposée par elle à tous les sentimens du cœur qu'elle inspire ou retrace. C'est dans cette

situation que Rousseau nous peint Julie, se faisant par la vertu une félicité à elle; heureuse par le bonheur qu'elle donne à son époux, heureuse par l'éducation qu'elle destine à ses enfans, heureuse par l'effet de son exemple sur ce qui l'entoure, heureuse par les consolations qu'elle trouve dans sa confiance en son Dieu. C'est un autre bonheur sans doute que celui que je viens de peindre; il est plus mélancolique; on peut le goûter et verser encore quelquefois des larmes: mais c'est un bonheur plus fait pour des êtres passagers sur la terre qu'ils habitent; on en jouit, sans le regretter quand on le perd; c'est un bonheur habituel, qu'on possède tout entier, sans que la réflexion ni la crainte lui ôtent rien; un bonheur, enfin, dans lequel les âmes pieuses trouvent toutes les délices que l'amour promet aux autres: c'est ce sentiment si pur, peint avec tant

de charmes, qui rend ce roman moral; c'est ce sentiment qui en eût fait le plus moral de tous, si Julie nous eût offert en tous tems, non, comme disent les anciens, le spectacle de la vertu aux prises avec le malheur, mais avec la passion, bien plus terrible encore, et si cette vertu pure et sans tache n'eût par perdu de son charme en ressemblant au repentir.

Je sais aussi que l'impression du tableau de la vie domestique de Madame de Volmar, pourroit être détruite par le reproche qu'on lui fait d'avoir consenti à se marier : mais malheur à celle qui se croiroit le courage de ne pas l'imiter ! Les droits, les volontés d'un père peuvent être oubliés loin de lui; la passion présente efface tous les souvenirs; mais un père à genoux plaidant lui-même sa cause; sa puissance, augmentée par sa dépendance volontaire; son

malheur, en opposition avec le nôtre; la prière, lorsqu'on attendoit la force, qui peut résister à ce spectacle? il suspend l'amour même. Un père qui parle comme un ami, qui émeut à-la-fois le cœur et la nature, est souverain de l'âme, et peut tout obtenir. Il reste encore à justifier Julie de ne pas avoir avoué sa faute à M. de Volmar. La révéler avant son mariage, c'étoit tenter un moyen sûr de le rendre impossible; c'étoit tromper son père. Après qu'un lien indissoluble l'eût attaché à M. de Volmar, c'étoit risquer le bonheur de son époux, que de lui faire perdre l'estime qu'il avoit pour elle. Je ne sais pas si le sacrifice de sa délicatesse, même au repos d'un autre, n'est pas digne d'une grande admiration; les vertus qui ne diffèrent pas des vices aux yeux des hommes, sont les plus difficiles à exercer. Se confier dans la pureté de ses intentions; s'é-

lever au-dessus de l'opinion, n'est-ce pas là le caractère d'un amour désintéressé pour ce qui est bien ? Cependant, comme j'aimerois le mouvement qui porteroit à tout avouer ! Je le retrouve avec plaisir dans Julie, et j'applaudis à Rousseau, qui a pensé que ce n'étoit pas assez d'opposer dans la même personne la réflexion au penchant; mais qu'il falloit encore que ce fût un autre, que ce fût Claire qui se chargeât de détourner Julie de découvrir sa faute à M. de Volmar, afin que Julie conservât tout le charme de l'abandon et parût plutôt arrêtée, que capable de se retenir. Quelle que soit sur ce point l'opinion générale, au moins il est vrai, que quand Rousseau se trompe, c'est presque toujours en s'attachant à une idée morale, plutôt qu'à une autre : c'est entre les vertus qu'il choisit, et la préférence qu'il donne, peut seule être attaquée ou défendue.

Mais comment admirer assez l'éloquence et le talent de Rousseau ? Quel ouvrage que ce roman ! quelles idées sur tous les sujets sont éparses dans ce livre ! Il paroît que Rousseau n'avoit pas l'imagination qui sait inventer une succession d'événemens nouveaux ; mais combien les sentimens et les pensées suppléent à la variété des situations ! ce n'est plus un roman, ce sont des lettres sur des sujets différens ; on y découvre celui qui doit faire Émile et le contrat social : c'est ainsi que les Lettres Persanes annoncent l'Esprit des Loix. Plusieurs écrivains célèbres ont mis de même dans leur premier ouvrage le germe de tous les autres. On commence par penser sur tout, on parcourt tous les objets, avant de s'assujettir à un plan, avant de suivre une route : dans la jeunesse les idées viennent en foule : on a peut-être dès lors toutes celles qu'on aura ; mais elles

sont encore confuses : on les met en ordre ensuite, et leur nombre augmente aux yeux des autres; on les domine, on les soumet à la raison, et leur puissance devient en effet plus grande.

Quelle belle lettre pour et contre le suïcide ! quel puissant argument de métaphysique et de pensée ! Celle qui condamne le suïcide en inférieure à celle qui le défend, soit que l'horreur naturelle et l'instinct de la conscience fassent la force de cette sage opinion, plus que le raisonnement même, soit que Rousseau se sentît né pour être malheureux, et craignît de s'ôter sa dernière ressource en se persuadant lui-même.

Quelle lettre sur le duel ! comme il a combattu ce préjugé en homme d'honneur ! comme il a respecté le courage ! comme il a senti qu'il falloit en être enthousiaste pour avoir le droit de le blâmer, et lui parler à

genoux pour pouvoir l'arrêter! C'est Julie, je le sais, qui écrit cette lettre; mais c'est le tort de Rousseau, comme auteur de ce roman, c'est son mérite, comme écrivain penseur, de faire parler toujours Julie comme s'il eût parlé lui-même.

Je l'avouerai cependant, souvent je n'aime pas à reconnoître Rousseau dans Julie; je voudrois y trouver les idées, mais non le caractère d'un homme. La convenance, la modestie d'une femme, d'une femme même coupable, y manquent dans plusieurs lettres: la pudeur survit encore au crime, quand la passion l'a fait commettre. Il me semble aussi que ses sermons continuels à St-Preux sont déplacés; une femme coupable peut encore aimer la vertu; mais il ne lui est plus permis de la prêcher: c'est avec un sentiment de tristesse et de regret que ce mot doit sortir de sa bouche. Je ne retrancherois rien à la

morale de Julie ; mais je voudrois qu'elle se l'adressât à elle-même, et que le spectacle de son repentir fût le seul moyen qu'elle crût avoir le droit d'employer pour ramener son amant à la vertu. Je ne puis supporter le ton de supériorité qu'elle conserve avec Saint-Preux : une femme est au-dessous de son amant quand il l'a rendu coupable : les charmes de son sexe lui restent ; mais ses droits sont perdus ; elle peut entraîner, mais elle ne doit plus commander.

On a souvent agité s'il étoit dans la nature que Julie sacrifiât le seul rendez-vous qu'elle croyoit pouvoir donner à St.-Preux, au desir d'obtenir le congé de Claude Anet. Je crois possible qu'un acte de bienfaisance l'emporte dans son cœur, sur le bonheur de voir son amant ; il peut être dans la nature de ne pas être arrêté par le premier des devoirs, et de céder à la pitié ; c'est un mou-

vement qui tient de la passion, qui agit comme elle à l'instant et directement sur le cœur ; il lutte avec plus de succès contre elle, que les plus importantes réflexions sur l'honneur et la vertu. Mais je trouve quelquefois dans cet ouvrage des idées bizarres en sensibilité, et je crois qu'elles viennent toutes de la tête, car le cœur ne peut plus rien inventer : il peut se servir d'expressions nouvelles ; mais tous ses mouvemens, pour être vrais, doivent être connus ; car c'est par-là que tous les hommes se ressemblent. Je ne puis supporter, par exemple, la méthode que Julie met quelquefois dans sa passion ; enfin tout ce qui, dans ses lettres, semble prouver qu'elle est encore maîtresse d'elle-même ; et qu'elle prend d'avance la résolution d'être coupable. Quand on renonce aux charmes de la vertu, il faut au moins avoir tous ceux que l'abandon du cœur peut donner. Rousseau

s'est trompé, s'il a cru, suivant les règles ordinaires, que Julie paroîtroit plus modeste en se montrant moins passionnée ; non : il falloit que l'excès même de cette passion fût son excuse, et ce n'est qu'en peignant la violence de son amour qu'il diminuoit l'immoralité de la faute que l'amour lui faisoit commettre.

Il me reste encore une critique à faire : je me hâte ; elles m'importunent. Les plaisanteries de Claire manquent à mes yeux, presque toujours de gout comme de grâce : il faut, pour atteindre à la perfection de ce genre, avoir acquis à Paris cette espèce d'instinct qui rejette, sans s'en rendre même raison, tout ce que l'examen le plus fin condamneroit ; c'est à son propre tribunal qu'on peut juger si un sentiment est vrai, si une pensée est juste ; mais il faut avoir une grande habitude de la société pour prévoir sûrement

l'effet d'une plaisanterie. D'ailleurs Rousseau étoit l'homme du monde le moins propre à écrire gaiement : tout le frappoit profondément. Il attachoit les plus grandes pensées aux plus petits événemens, les sentimens les plus profonds, aux aventures les plus indifférentes ; et la gaieté fait le contraire. Habituellement malheureux, celle du caractère lui manquoit, et son esprit n'étoit pas propre à y suppléer : enfin, il est tellement fait pour la passion et pour la douleur, que sa gaieté même conserve toujours un caractère de contrainte ; on s'apperçoit que c'est avec effort qu'il y est parvenu : il n'en a pas la mesure, parce qu'il n'en a pas le sentiment, et les nuages de la tristesse obscurcissent, malgré lui, ce qu'il croit des rayons de joie. Ah ! qu'il pouvoit aisément renoncer à ce genre, si peu digne d'admiration ! Quelle éloquence ! quel talent que le sien

pour transmettre et communiquer les plus violens mouvemens de l'âme !

Des idées de destin, de sort inévitable, de courroux des dieux, diminuent l'intérêt de Phèdre et de tous les amours peints par les anciens : l'héroïsme et la galanterie chevaleresque, font le charme de nos romans modernes ; mais le sentiment qui naît du libre penchant du cœur, le sentiment à-la-fois ardent et tendre, délicat et passionné, c'est Rousseau qui, le premier, a cru qu'on pouvoit exprimer ses brûlantes agitations ; c'est Rousseau qui, le premier, l'a prouvé.

Que le lieu de la scène est heureusement choisi ! La nature en Suisse est si bien d'accord avec les grandes passions ! comme elle ajoute à l'effet de la touchante scène de la Meillerie ! comme les tableaux que Rousseau en fait sont nouveaux ! qu'il laisse loin derrière

derrière lui ces idylles de Gesner, ces prairies émaillées de fleurs, ces berceaux entrelacés de roses! comme l'on sent vivement que le cœur seroit plus ému, s'ouvriroit plus à l'amour près de ces rochers qui menacent les cieux, à l'aspect de ce lac immense, au fond de ces forêts de cyprès, sur le bord de ces torrens rapides, dans ce séjour qui semble sur les confins du chaos, que dans ces lieux enchantés, fades comme les bergers qui l'habitent!

Enfin il est une lettre moins vantée que les autres, mais que je n'ai pu lire jamais sans un attendrissement inexprimable; c'est celle que Julie écrit à Saint-Preux au moment de mourir: peut-être n'est-elle pas aussi touchante que je le pense; souvent un mot qui répond juste à notre cœur, une situation qui nous retrace ou des souvenirs ou des chimères, nous fait illusion, et nous

croyons que l'auteur est la cause de cet effet de son ouvrage : mais Julie apprenant à Saint-Preux qu'elle n'a pu cesser de l'aimer, Julie, que je croyois guérie, me montrant un cœur blessé plus profondément que jamais ; ce sentiment de bonheur que la cessation d'un long combat lui donne ; cet abandon que la mort autorise & que la mort va terminer ; ces mots si sombres et si mélancoliques, *adieu, pour jamais, adieu*, se mêlant aux expressions d'un sentiment créé pour le bonheur de la vie ; cette certitude de mourir, qui donne à toutes ses paroles un caractère si solemnel et si vrai ; cette idée dominante ; cet objet qui l'occupe seul au moment où la plupart des hommes concentrent sur eux-mêmes ce qu'il leur reste de pensée ; ce calme qu'à l'instant de la mort le malheur donne encore plus sûrement que le courage ; chaque mot de cette lettre enfin, ont rempli mon âme de la plus

vive émotion. Ah! qu'on voit avec peine la fin d'une lecture qui nous intéressoit comme un événement de notre vie, et qui, sans troubler notre cœur, mettoit en mouvement tous nos sentimens et toutes nos pensées!

LETTRE IIIe.

D'Émile.

JE vais maintenant parler de l'ouvrage qui a consacré la gloire de Rousseau ; de celui que son nom d'abord nous rappelle, et qui confond l'envie, après l'avoir excitée. L'Auteur d'Émile s'étoit fait connoître dans ses premiers écrits : avant même d'avoir élevé ce grand édifice, il en avoit montré la puissance ; mais l'admiration, sentiment plus qu'involontaire, puisqu'on se plaît à y résister, n'auroit peut-être pas été généralement accordée aux autres ouvrages de Rousseau, si, forcé de couronner Émile, il n'avoit pas fallu respecter par-tout la trace du

talent qui sut ainsi se développer à nos yeux.

C'est un beau système, que celui qui, recevant l'homme des mains de la Nature, réunit toutes ses forces pour conserver en lui l'empreinte qu'il a reçue d'elle, et l'exposer au monde sans l'effacer. On répète souvent que dans la vie sociale, il est impossible; mais je ne sais pas pourquoi l'on n'a voulu trouver cette auguste empreinte que dans l'homme sauvage; ce n'est pas le progrès des lumières, ni l'ordre civil, c'est l'erreur et l'injustice qui nous éloignent de la nature: l'homme seul ne peut atteindre à toutes les connoissances des hommes réunis pendant plusieurs siècles. Mais le fil d'Ariane conduit depuis les premiers pas jusqu'aux derniers: l'esprit juste et le cœur droit peuvent concevoir toutes les combinaisons nécessaires des devoirs et des pensées de cette

vie. On croit avoir jugé les idées de Rousseau, quand on a appelé son livre un ouvrage systématique : peut-être les bornes de l'esprit humain ont-elles été assez reculées depuis un siècle pour qu'on ait l'habitude de respecter les pensées nouvelles ; mais ne seroit-il pas possible même qu'il vînt un temps où l'on se fût tellement éloigné des sentimens naturels, qu'ils parussent une découverte, et où l'on eût besoin d'un homme de génie pour revenir sur ses pas, et retrouver la route dont les préjugés du monde auroient effacé la trace? C'est ce sublime effort dont Rousseau s'est montré capable.

L'homme reçoit trois éducations, celle de la nature, de son précepteur et du monde : Rousseau a voulu confondre les deux premières ; il développe les facultés de son élève, comme ses forces physiques, avec le temps ; sans ralentir ni hâter sa marche, il sait qu'il

doit vivre parmi des hommes qui se sont condamnés à une existence contraire aux idées naturelles ; mais comme la loi de la nécessité est la première qu'il lui apprit à respecter, il supportera les institutions sociales comme les accidens de la nature ; et les jugemens droits, les sentimens simples qu'on lui a inspirés, guideront seulement sa conduite et soutiendront son âme. Qu'importe si, sur le théâtre du monde, il est acteur ou témoin ? on ne le verra point troubler le spectacle ; et si les illusions lui manquent, les plaisirs vrais lui resteront. On se plaint des soins infinis que cette éducation exigeroit ; sans doute dans un séjour pestiféré l'on se défend avec peine de la contagion ; mais Émile enfant, s'éleveroit de lui-même dans une ville habitée par des Émiles. Mais quand la moitié de la vie seroit consacrée à assurer le bonheur de celle d'un autre, y a-t-il beaucoup

d'hommes qui dussent regretter cet emploi de leur temps? Enfin si les femmes, s'élevant au-dessus de leur sort, osoient prétendre à l'éducation des hommes; si elles savoient dire ce qu'ils doivent faire; si elles avoient le sentiment de leurs actions, quelle noble destinée leur seroit réservée?

Rousseau veut qu'on développe les facultés avant d'apprendre les sciences : en effet l'enfant dont l'esprit n'est pas au niveau de la mémoire, retiendra ce qu'il n'entend pas, et cette habitude dispose à l'erreur. J'ignore si Rousseau ne tarde pas trop le moment où l'étude doit être permise : il ne peut être fixé; les enfans diffèrent entre eux comme les hommes. Quel bon esprit on prépare à celui qui n'adopta jamais que ce qu'il a compris! Je le sais, la jeunesse efface les erreurs de l'enfance et perd les siennes à son tour; mais celui qui, suivant son âge,

n'auroit jamais cru que la vérité, arriveroit à la principale époque de la vie avec un jugement inaltérable, et les idées morales, devenues pour lui comme des propositions de géométrie, s'enchaîneroient dans sa pensée depuis sa naissance jusqu'à sa mort; on ne le préserveroit pas des mouvemens des passions, mais on le garantiroit des excuses qu'elles cherchent: il pourroit être entraîné, mais jamais égaré; et s'il tomboit dans le précipice, il s'y verroit au moins, et ses yeux restés ouverts, l'aideroient bientôt à s'en retirer lui-même. Que j'aime cette éducation sans ruse et sans despotisme, qui traite l'enfant comme un homme foible, et non comme un être dépendant! qui le force à l'obéissance, non en le faisant plier sous la volonté d'un gouverneur ou d'un père dont il ne connoîtroit pas les droits, et dont il haïroit l'empire; mais sous la nécessité

muette, mais inflexible; sous la nécessité, éternelle puissance qui le commandera quand ses maîtres ne pourront plus rien sur lui; pouvoir qui n'avilit pas celui qui s'y soumet, et ne donne point à un homme l'habitude d'obéir aux autres hommes. L'enfance précède la vie; qu'elle en soit le tableau raccourci: le soir du jour souillé par nos fautes, un maître sévère ne vient point nous imposer des punitions qui ne naissent point d'elles; mais nos amis s'éloignent, si nous les avons blessés; mais on cesse de nous croire, si nous avons trompé. La seule ruse permise avec les enfans, c'est de les traiter comme des hommes; de faire naître autour d'eux l'expérience, en leur cachant le peu d'importance qu'on attache à leurs premiers torts, et le charme de leurs petites grâces, présage de l'empire que d'autres séductions peuvent avoir un jour. Il est un genre d'expérience

toutefois qu'on doit retarder le plus possible ; c'est la connoissance des vices des hommes : il faut être bien fort pour braver l'exemple et supporter l'injustice. Les enfans ne doivent jamais éprouver les défauts de ceux qui les environnent. Que cette grande et dernière leçon soit réservée pour l'âge où l'on a déjà choisi sa route. La vertu n'est pas, comme la gloire, un but d'émulation ; ceux qui prétendent à l'une ne veulent point d'égaux ; ceux qui cherchent l'autre, ralentissent quelquefois leurs efforts, lorsqu'ils trouvent des compagnons de paresse. Il faut être homme pour apprendre sans danger à connoître les hommes. Il paroissoit difficile d'exciter les enfans à l'étude, sans employer les moyens ordinaires de l'éducation, sans manquer au principe qui conserve dans l'enfant la dignité de l'homme, en ne lui apprenant ni à commander ni à obéir. Rousseau s'assure de sa

docilité par la dépendance de sa nature : elle l'oblige à un échange de service, premier fondement de toute société. Les connoissances sont nées du besoin des hommes ; et depuis que tous les ont acquises, elles sont encore plus utiles à chacun d'eux. On peut amener une circonstance qui en fasse sentir à l'enfant la nécessité, et lui inspire aujourd'hui le desir de cette même science, dont hier il eût fallu lui commander l'étude : mais, dira-t-on, pourquoi ne pas le conduire par la reconnoissance et par la tendresse? Le premier de ces sentimens n'est pas conçu par un enfant ; il n'unit point ensemble le présent et le passé : le second doit naître de lui-même ; mais son action ne développe ni le jugement ni la pensée : elle n'a pas le même empire sur tous ces jeunes cœurs, et ne leur donne point l'idée de la vie, où des relations de tous genres tirent leurs forces de la raison

et de la nécessité. Rousseau se sert pour l'enfance des ressorts qui doivent mouvoir tous les âges. Avec quel soin n'interdit-il pas ces motifs d'émulation et de rivalité, qui préparent d'avance les passions de la jeunesse!

Émile n'est point un guerrier, un poète, un administrateur; c'est un homme, l'homme de la nature, instruit de toutes les découvertes de la société : il voit plus loin que le sauvage, mais dans la même direction : il a ajouté des idées justes à des idées justes; mais une erreur ne peut entrer dans sa tête. Tout le monde a adopté le système physique d'éducation de Rousseau. Un succès certain n'a point trouvé de contradicteurs; ses idées morales sont sur le même modèle; aucun lien importun ne gêne les mouvemens des enfans; la contrainte ne borne point leur liberté : Rousseau les exerce par degrés; il veut qu'ils fassent eux-mêmes tout ce que leurs

du pour la mère malheureuse, dont les fautes ou la destinée ont empoisonné la vie ! ces jours de douleur lui ont peut-être valu l'expérience, qui préservera des mêmes peines le jeune objet de ses soins et de sa tendresse. Dans tous les portraits de Rousseau, on l'a peint couronné par des enfans. En effet, il a su rendre cet âge à son bonheur; et peut'être n'est-il que celui-là d'assuré dans la vie. Bientôt la jeunesse arrive ; ce tems faussement vanté, ce tems des passions et de larmes: oui, ma fille, j'écouterai pour toi les leçons de Rousseau : son éloquente bonté te répond de mon indulgence : peut-être l'aurois-je trouvée dans mon âme ; mais l'impression de ses sublimes ouvrages est si profonde, qu'on la confond avec celle de la nature même : oui, je t'assurerai des jours de bonheur, dans cet âge où l'imagination ne craint rien de l'avenir, où le moment présent compose toute la vie, où

le cœur aime sans inquiétude, où le plaisir se fait sentir, tandis que la peine eſt encore inconnue. Le bonheur de l'enfant dépend de sa mère : hélas ! un jour peut-être je te presserai vainement contre mon sein ; mes caresses ne feront plus renaître le calme dans ton âme. Jouis donc, jouis de ces courts instans, d'une félicité qu'on cesse de desirer en cessant de la goûter, et qui ne laisse après elle ni regret ni repentir. Je ne veux point oublier que la jeunesse succède à l'enfance, je ne veux point que la première époque de la vie soit inutile au reste de la tienne ; mais je veux la considérer comme une partie de ces années que tu dois passer sur la terre, et m'occuper d'elles pour elles. Si je meurs avant d'avoir vu le succès de mes soins, tu me devras du-moins les beaux jours de ton enfance, et ce doux souvenir te fera chérir ma mémoire et respecter le génie sublime

qui raffermit mon esprit dans la route que mon cœur étoit impatient de suivre.

Rousseau n'a point voulu qu'Émile fût un homme extraordinaire. Le génie et l'héroïsme sont des exceptions de la nature dont elle fait seule l'éducation. Il l'a peint tel que tous les pères peuvent espérer de rendre leur fils, en suivant le même plan; je me demanderois, pour juger de ce système, s'il est vrai que tous les effets naissent des moyens, et si ces effets sont desirables? or, il me semble que l'enfant élevé suivant les principes de Rousseau seroit Émile, et qu'on seroit heureux d'avoir Émile pour fils! Je suis loin d'adopter le système d'Helvétius, et d'attribuer à l'éducation seule la distance de Voltaire aux autres hommes! Les talens de l'esprit sont sans-doute inégaux par la nature; mais les sentimens innés dans tous les cœurs peuvent être développés par l'éduca-

tion; et je crois qu'elle avoit presque toujours une manière de rendre, ou plutôt de laisser à l'âme sa bonté primitive. Pour un aveuglené, combien ont perdu la vue! Je sais qu il paroîtra peut-être extraordinaire d'adopter le système de Rousseau : on s'accorde pour admirer son éloquence; mais on a trouvé simple, de croire que cette imagination si vive et si féconde, cette âme si passionnée, avoit acquitté la nature envers lui, et qu'un tel talent de peindre ne pouvoit être uni à la justesse d'esprit nécessaire, pour tracer un plan utile. On a dit que ses opinions étoient impraticables ou fausses, afin de le ranger dans cette classe que les hommes médiocres même traitent avec dédain, ravis d'opposer le court enchaînement de leurs incontestables idées communes aux erreurs qui peuvent se rencontrer dans la suite des pensées nouvelles d'un grand génie. Moi, je ne crois

pas qu'un ouvrage sur l'éducation, dont le système est parfaitement suivi depuis la première ligne jusqu'à la dernière, et qui doit réveiller sans cesse tous nos sentimens et toutes nos idées habituelles, pût intéresser, s'il fatiguoit l'esprit par sa fausseté. Enfin je vois adopter en détail ce plan dont on rejette l'ensemble, et je ne puis m'accoutumer à entendre juger le style sans les pensées, comme si l'effet de l'un étoit séparé de l'impression des autres, et comme s'il ne falloit pas au moins, quand tout le système ne seroit pas juste, que les idées et les sentimens dont l'éloquence se compose, le fussent toujours. J'avouerai que pour me conformer à l'avis de la multitude, qui ne veut pas croire vraies tant de pensées neuves, vainement à chaque page j'étois de l'avis de Rousseau : à la fin du livre, je me disois : c'est sûrement faux ; et j'attribuois à son talent seul la persuasion

dont je ne pouvois me défendre ; mais j'ai fini cependant par m'en fier assez à la réflexion pour ne pas craindre les opinions mêmes que l'éloquence développe ; sans doute quand elle s'aide du geste et de l'accent, elle peut, à la tête des armées, dans une emeute populaire, entraîner les hommes par tout ce qu'ils ont de sensible, et suspendre leurs autres facultés : mais dans la retraite, lorsqu'aucune passion ne nous aveugle, l'impression du talent reste, mais son illusion disparoît. Pourquoi, si je trouve que l'auteur d'Émile a raison, préférerois-je d'adopter l'opinion que je n'ai pas ? pourquoi, pour me défendre de moi, ne m'écouterois-je jamais, et pourquoi donc enfin, effrayée par les jugemens des autres, prendrois-je le corps pour l'ombre, comme l'enfant prend l'ombre pour le corps ?

Rousseau vouloit élever la femme comme

l'homme, d'après la nature et suivant les différences qu'elle a mises entr'eux : mais je ne sais pas s'il faut tant la seconder, en fortifiant, pour ainsi dire, les femmes dans leur foiblesse. Je vois la nécessité de leur inspirer des vertus que les hommes n'ont pas ; bien plus que celle de les encourager dans leur infériorité sous d'autres rapports ; elles contribueroient peut-être autant au bonheur de leur époux, si elles se bornoient à leur destinée par choix plutôt que par foiblesse, et si elles se soumettoient à l'objet de leur tendresse par amour plutôt que par besoin d'appui. Une grande force d'âme leur est nécessaire ; leurs passions et leur destinée sont en contraste dans un pays où le sort impose souvent aux femmes la loi de n'aimer jamais, où, plus à plaindre que ces pieuses filles qui se consacrent à leur Dieu, elles doivent accorder tous les droits de l'amour, et s'inter-

dire tous les plaisirs du cœur ; ne faut-il pas un sentiment énergique de ses devoirs, pour marcher isolée dans le monde, et mourir sans avoir été la première pensée d'un autre, sans avoir sur-tout attaché la sienne sur un objet qu'on pût aimer sans remords ?

Rousseau, dira-t-on, ne s'occupoit pas des bizarres institutions de la vanité ; il n'appuyoit pas un édifice qu'il eût voulu renverser ; mais pourquoi donc a-t-il peint sa Sophie trop foible même, pour la plus heureuse situation du monde ? Comment, dans un morceau sublime d'éloquence, supplément de son ouvrage, a-t-il peint Sophie trahissant son époux ? Il a condamné lui-même son éducation, il l'a sacrifiée au desir de faire valoir celle d'Emile, en donnant le spectacle de son courage dans la plus violente situation du cœur. Comment a-t-il pu se résoudre à nous offrir Sophie au-dessous de tout, infidelle à ce

qu'elle aime ? C'est plus que foible qu'il l'a montrée. Avoit-elle besoin de force ? elle avoit épousé son amant. Ah ! pourquoi flétrir le cœur par la triste fin de l'histoire d'Émile et de Sophie ? pourquoi seconder ceux qui, ne croyant pas à la durée des sentimens, pensent qu'il est égal de commencer ou de finir par ne pas s'aimer ? pourquoi dégrader les femmes, en faisant tomber celle qui sembloit devoir être leur modèle ? Ah ! Rousseau, c'est mal les connoître ; leur cœur peut les égarer, mais leur cœur sait les défendre : aucune de celles même que la vertu seule n'arrêteroit pas, unie à ton Émile, aimée par lui, n'auroit changé la paix et le bonheur contre le désespoir et la honte ; aucune, foible même comme tu veux les élever et les peindre, ne se fût bannie du paradis terrestre, en rompant les liens d'un hymen formé par l'amour. Je ne sais pas s'il falloit

montrer

montrer Émile en proie aux plus cruelles infortunes. L'influence de la vertu sur le bonheur, étoit un spectacle plus utile ; il est sans doute des peines dont elle ne préserve pas ; mais il en est tant qu'elle épargne, qu'il est permis d'employer cet appât pour attirer vers elle. Mais quel charme dans tous les tableaux de cet ouvrage ! quelle finesse et quelle étendue dans les idées ! Tantôt l'Auteur ajoute une pensée nouvelle à un sujet qui sembloit épuisé, ou sait, par une seule, ouvrir une carrière immense à la réflexion. En voulant former un homme, il s'est nécessairement occupé de toutes les idées qui peuvent entrer dans la tête. Quelle méditation cela suppose, ou plutôt, quelle originalité dans l'écrivain à qui tous les objets connus se présentent sous une forme neuve et vraie, et qui trouve presque toujours son esprit dans la nature ! C'est une

pensée bien heureuse, d'avoir donné à un traité d'éducation la forme de l'histoire de son Elève. Rien n'est étranger au but; rien ne détourne de l'idée abstraite; mais la pensée se repose, et l'attention est entraînée. Rousseau veut que des événemens de sa vie, gravent dans la tête de l'enfant les vérités qu'il doit apprendre. S'il faut lui donner l'idée des droits de la propriété, son travail est détruit par Robert, possesseur du champ dont il s'est emparé; le chagrin et la colère d'Émile impriment dans son esprit le souvenir de l'explication qu'il a reçue. C'est par les sentimens de son ame que Rousseau captive son intérêt; il traite de même le lecteur, et son ingénieuse adresse emploie le même moyen pour élever l'enfant, et retenir l'attention des hommes. Les circonstances les plus légères frappent l'imagination, et ajoutent à la vérité des tableaux.

Les détails font peu d'impression quand ils rappellent des circonſtances ou des personnes indifférentes ; mais lorsqu'ils tiennent à de grands sentimens, lorsqu'on a long-temps d'avance intéressé le lecteur pour Émile et pour Sophie, le cœur bat en les voyant lutter à la course ensemble, s'amuser encore dans l'âge des passions, de ces jeunes plaisirs, et savoir unir la simplicité de l'enfance au charme de la jeunesse. Heureux par ce sentiment qui fait une époque des événemens les plus ordinaires de la vie, Emile ne peut lutter dans ce combat inégal ; il sent sa force ; il aime la foiblesse de Sophie, et la portant au but dans ses bras, tombe à ses pieds, et se reconnoît vaincu. Cette image ravissante s'est souvent offerte à ma pensée. Rousseau, dans Héloïse, avoit peint la passion exaltée par le combat du remords, par l'ivresse de la faute : le tableau de deux

amans ignorant le repentir et la crainte, s'aimant sans que l'obstacle, ce besoin des cœurs usés, soit nécessaire pour les ranimer, est peut-être un aussi grand effort du talent; la vérité, la justesse y étoient encore plus nécessaires, & des sons si doux pour émouvoir le cœur, doivent bien y répondre. Je sais qu'on peut avec raison être frappé du mauvais goût que Rousseau se permet quelquefois; il se plaît dans les contrastes, & les fait par les mots autant que par les idées : on pourroit blâmer un tel système; la pensée doit voir les extrêmes, mais non l'imagination; l'impression du dégoût qu'elle en reçoit, ne rend pas la vérité plus sensible, & déplaît inutilement. On a quelquefois accusé Rousseau d'exagération & de fausse chaleur; j'avouerai qu'en ne trouvant pas toujours toutes ses idées justes, en n'étant pas toujours émue par tous ses

mouvemens, il m'a paru constamment naturel; il diffère des autres, mais c'est pour lui, non pour eux qu'il parle. On a pu le juger fou dans quelques pages, mais rien n'est plus loin de l'affectation; sa folie, si l'on doit employer ce mot, est l'exaltation de tout ce qui est bien; ce sont des idées qui n'ont pas été, pour ainsi dire, raccordées avec les hommes, mais qui seroient vraies abstraitement. Comment ne pas adorer son amour pour la vertu, sa passion pour la Nature; il ne l'a pas peinte comme Virgile, mais il l'a gravée dans le cœur, et l'on se rappelle ses sentimens et ses pensées en revoyant les lieux qu'il a parcourus, les sites qu'il préféroit.

Quel écrivain que Rousseau! On a souvent parlé du danger de l'éloquence; mais je la crois bien nécessaire, quand il faut opposer la vertu à la passion: elle fait naître

dans l'ame ces mouvemens qui décident seuls du parti que l'on prend ; il semble que la raison s'offre long-temps à l'esprit avant que le cœur en reçoive l'impression ; mais lorsqu'il l'éprouve, on n'a plus besoin de réflexions ; on va de soi-même, on est entraîné ; c'est l'éloquence seule qui peut ajouter cette force d'impulsion à la raison, et lui donner assez de vie pour lutter à force égale contre les passions ; mais, heureux Émile, si celui qui veille sur sa destinée le préserve des combats avec lui-même, et ne le place pas dans ces cruelles situations qui naissent de la société, et s'opposent à la nature ! Puisse-t-il suivre l'intention de la Providence, qui n'a rien ordonné à l'homme que pour sa félicité, même sur cette terre, et ne lui fit une loi de la vertu, que pour assurer son bonheur, en ne le laissant pas dépendre des bornes de sa propre intel-

ligence, et suppléer par l'obéissance aux lumières de sa raison! On reproche à Rousseau de donner trop tard à son élève la connoissance d'un Dieu: cette vérité de sentiment pourroit être connue avant le développement des facultés de l'esprit. Je ne sais pas cependant, si ce superbe mot de l'énigme du monde ne frapperoit pas davantage celui qui ne l'apprendroit qu'en le concevant. On a souvent remarqué que les merveilles de tous les jours n'excitoient plus notre étonnement. Une grande idée qu'un enfant met à son niveau, qu'il rapproche de ce qu'il connoît, qu'il confond avec toutes les petites pensées de son âge, est moins auguste à ses yeux que si, pour la première fois, elle répandoit des torrens de lumière sur les ténèbres de l'Univers. Rousseau croyoit à l'existence de Dieu, par son esprit et par son cœur. Qu'elle est belle, sa lettre à l'Archevêque de

Paris! Quel avantage la vraie philosophie n'a-t-elle pas sur la plupart des sectes religieuses, quand elle ne tente pas d'ébranler les éternelles bases de toute croyance! Quel chef-d'œuvre d'éloquence dans le sentiment, de métaphysique dans les preuves, que la profession de foi du Vicaire Savoyard! Rousseau étoit le seul homme de génie de son temps qui respectât les pieuses pensées, dont nous avons tant de besoin; il consulte l'instinct naturel, et consacre ensuite toute la force de la réflexion à le prouver à sa raison. La philosophie rejette ces persuasions intimes, involontaires, qui ne sont point nées du calcul & de la méditation de l'esprit. Mais, que j'aime mieux celui qui leur prête l'appui de ses pensées, tâche de les fortifier en moi, & loin d'opposer ma raison à mon instinct, cherche à les réunir pour faire pencher la balance, & cesser le combat! La

profeſſion de foi du Vicaire Savoyard étoit juſtement admirée comme une ſuite de raiſonnemens forts & profonds, qui formoient un enſemble d'opinions que l'on adoptoit avec tranſport au milieu des égaremens des fanatiques & des athées. Mais cet ouvrage n'étoit que le précurſeur de ce livre, époque dans l'hiſtoire des penſées, puiſqu'il en a reculé l'empire ; de ce livre qui ſemble anticiper ſur la vie à venir, en devinant les ſecrets qui doivent un jour nous être dévoilés ; de ce livre que les hommes réunis pourroient préſenter à l'Etre ſuprême, comme le plus grand pas qu'ils ont fait vers lui ; de ce livre que le nom de son auteur conſacre en le mettant à l'abri du dédain de la médiocrité, puisque c'est le plus grand adminiſtrateur de son siècle, le génie le plus clair et le plus juste, qui a demandé d'être écouté sur ce qu'on vouloit rejeter

comme obscur et comme vague ; de ce livre dont la sensibilité majestueuse et sublime peint l'Auteur aimant les hommes, comme l'Ange gardien de la terre doit les chérir. Pardonne-moi, Rousseau : mon ouvrage t'est consacré, et cependant un moment un autre est devenu l'objet de mon culte ! Toi-même, toi sur-tout, ton cœur passionné pour l'humanité, eût adoré celui qui, longtemps occupé de l'existence de l'homme sur la terre, après avoir indiqué tous les biens qu'un bon gouvernement peut lui assurer, a voulu prévenir ses plus cruels malheurs en portant du calme dans son ame agitée, et donner ainsi la chaîne des pensées qui forment toute sa destinée. Oui, Rousseau savoit admirer, & n'écrivant jamais que pour céder à l'impulsion de son ame, les vaines jalousies n'entroient point dans son cœur. Il auroit eu besoin de louer celui que je n'ose

nommer, celui dont je m'approche ſans crainte, quand je ne vois en lui que l'objet de ma tendreſſe ; mais qui me pénètre plus que perſonne de reſpect, quand je le contemple à quelque diſtance ; enfin, celui que la poſtérité comme son ſiècle, déſignera par tous les titres du génie, mais que mon deſtin & mon amour me permettent d'appeler mon père.

LETTRE IV.

Sur les ouvrages politiques de Rousseau.

DE tous les objets offerts à la méditation, la conſtitution des gouvernemens eſt ſans doute le plus important comme le plus difficile à connoître. Le légiſlateur qui ſauroit former un corps politique, lier ſes membres par un intérêt commun & immuable, raſſembler dans ſa penſée tout ce que le choc des paſſions des hommes, la réunion de leurs facultés, l'influence des climats, la puiſſance des empires voiſins pourroient jamais produire d'inconvéniens ou d'avantages; celui qui ſauroit contenir & diriger par de loix faites pour durer toujours le peuple qui ſe feroit ſoumis à ſon génie, au-

roit conçu le plus grand projet que l'on puisse croire possible, & se seroit associé, pour ainsi dire, à la gloire de la création du monde, en donnant à ses habitans des loix universelles & nécessaires, comme celles de la Nature; mais l'esprit humain n'a point fait en un moment le pas immense de l'état sauvage à l'état civil; les idées se sont lentement developpées; les circonstances ont quelquefois fait naître des institutions si heureuses, que la pensée doit en envier la gloire au hasard. La plupart des gouvernemens se sont formés par la suite des temps et des événemens, & souvent la connoissance de leur nature & de leur principe a plutôt suivi que précédé leur établissement. L'ouvrage donc qui nous fait bien connoître les premières bases du contrat social, qui fixe les vrais fondemens de toute puissance légitime, est aussi utile que digne d'admira-

tion : tel eſt le plan & le but du livre de Rouſſeau ; il démontre qu'aucune convention ne peut ſubſiſter, qui ſoumette l'intérêt général à l'intérêt particulier ; qu'il eſt inſenſé de croire qu'une Nation doive obéir à des loïx qui ſont contraires à ſon bonheur, & que ſans ſon conſentement, aucun gouvernement puiſſe être établi ni maintenu ; que la dépendance du plus fort, à l'égard du plus foible, eſt contraire à la raiſon comme à la nature, & qu'enfin l'idée d'un état deſpotique eſt encore plus abſurde que révoltante ; mais ce gouvernement excepté (les monſtres ne ſont pas comptés parmi les hommes) ; il n'en eſt point que Rouſſeau ne juſtifie ; il remonte à l'origine de toute autorité ſur la terre, & prouve même que la monarchie, établie par la volonté générale, fondée ſur des loix que la Nation ſeule a le droit de changer, eſt un gouvernement auſſi légi-

time & peut-être meilleur que les autres. J'oserai blâmer Rousseau, cependant, de ne pas regarder comme libre la Nation qui a ses représentans pour legislateurs, & d'exiger l'assemblée générale de tous les individus. L'enthousiasme est permis dans les sentimens, mais jamais dans les projets; les défenseurs de la liberté doivent se préserver de l'exagération. Ses ennemis seroient si heureux de la croire impossible! Le plan de l'ouvrage de Montesquieu, est sans doute plus étendu que celui du contrat social; toutes les loix qui ont été faites y sont examinées, & mille biens de détail peuvent resulter encore de ce livre si remarquable par les idées générales; mais Rousseau ne s'est occupé que de la constitution politique des États, de celui qui a le pouvoir de donner des loix, non des loix elles-mêmes. Montesquieu est plus utile aux Sociétés formées;

Rousseau le seroit davantage à celles qui voudroient se rassembler pour la première fois; la plupart des vérités qu'il développe sont spéculatives; on doit, j'en conviens, accorder plus d'admiration à celui qui crée un système, même imparfait, mais possible, qu'au philosophe qui, luttant contre la nature seule des choses, offre un plan sans défauts à l'imagination; mais peut-être faut-il avoir administré soi-même, pour renoncer au bien idéal, pour se résoudre à placer le mieux, qu'on peut obtenir, à côté du mal qu'on doit supporter, pour se borner à faire lentement quelques pas vers le but qu'on atteint si rapidement par la pensée. Enfin, peut-être faut-il avoir observé de près le malheur des peuples, pour regarder encore comme une gloire suffisante, le léger adoucissement que l'on apporte à leurs maux. Qu'on place donc au-dessus de l'ou-

vrage de Rousseau, celui de l'homme d'état dont les observations auroient précédé les résultats, qui seroit arrivé aux idées générales par la connoissance des faits particuliers, et qui se livreroit moins en artiste à tracer le plan d'un édifice régulier, qu'en homme habile à réparer celui qu'il trouveroit construit. Mais qu'on accorde cependant un grand tribut de louanges à celui qui nous a fait connoître tout ce qu'on peut obtenir par la méditation, & qui s'étant saisi d'une grande idée, l'a suivie dans toutes ses conséquences, jusqu'à sa source la plus reculée. Rousseau emprunte la méthode des géomètres, pour l'appliquet à l'enchaînement des idées; il soumet au calcul les problêmes politiques; il me semble qu'il fait admirer également la force de sa tête, soit par ses raisonnemens, soit par la forme de ces raisonnemens mêmes. La conception de

la haute métaphyſique ne demande pas une puiſſance d'attention ſurnaturelle : comme les bornes n'en ſont pas connues, la préciſion n'y eſt pas néceſſaire ; mais quand on veut traiter d'une manière abſtraite de ſujets dont la baſe eſt réelle, c'eſt alors que toutes les facultés humaines peuvent à peine ſuffire pour s'élever ſans perdre ſon objet de vue, & décrire dans le ciel le cercle qui doit être répété ſur la terre. Mais ce n'étoit point aſſez d'avoir démontré les droits des hommes ; il falloit, & c'étoit ſur-tout là le talent de Rouſſeau, il falloit, dans tous ſes ouvrages, leur faire ſentir le prix qu'ils doivent y attacher. Peut-être eſt-il quelquefois impoſſible au génie de tranſmettre toutes ſes idées à tous les eſprits ; mais il faut qu'il entraîne par ſon éloquence ; c'eſt elle qui doit émouvoir & perſuader également tous les hommes. Les vérités auxquelles la

penſée ſeule peut atteindre, ne ſe répandent que lentement, & le temps eſt néceſſaire pour achever la perſuaſion univerſelle ; mais les vérités de ſentiment, ces vérités que l'ame doit ſaiſir, malheur au talent qui n'enflamme pas pour elles à l'inſtant qu'il les préſente !

Je l'ai aimée auſſi, cette liberté qui ne met entre les hommes d'autre diſtinction que celles marquées par la Nature ; & m'exaltant avec l'auteur des lettres ſur la montagne, je la voulois telle qu'on la conçoit ſur le ſommet des Alpes, ou dans leurs vallées inacceſſibles. Maintenant, un ſentiment plus fort ſans être contraire, ſuſpend toutes mes idées ; je crois, au-lieu de penſer ; j'adopte, au-lieu de réfléchir ; mais cependant je n'ai ſacrifié mon jugement qu'après en avoir fait un noble uſage : j'ai vu que le génie le plus étonnant étoit uni au cœur le plus pur,

& à l'ame la plus forte ; j'ai vu que les paſſions ni le caractère n'égareroient jamais les facultés les plus ſublimes dont un homme ait été doué ; & après avoir oſé faire cet examen, je me ſuis livrée à la foi, pour m'épargner la peine d'un raiſonnement qui la juſtifieroit toujours. Vous, grande Nation, bientôt raſſemblée pour conſulter ſur vos droits ; étonnée de vous retrouver après deux ſiècles, & peu faite encore, peut-être, à l'exercice du pouvoir que vous avez obtenu de nouveau, je ne vous demande pas ce ſentiment aveugle dont j'ai fait ma lumière ; mais ne vous défiez pas de la raiſon ; & puiſque la ſucceſſion d'évenemens qui ont agité ce Royaume depuis deux années, vous ont enfin amenée à devoir au progrès ſeul des lumières les avantages que les Nations n'ont jamais acquis que par des flots de ſang ; n'effacez point le ſceau de raiſon & de paix

que le deſtin veut appoſer ſur votre conſti-tution ; & quand l'accord unanime vous per-met de compter ſur le but que vous voulez atteindre, prétendez à la gloire de l'obte-nir ſans l'avoir paſſé. Et toi, Rouſſeau, grand homme ſi malheureux qu'on oſe à peine te regretter ſur cette terre que tes lar-mes ont tant de fois arroſée ! que n'es-tu le témoin du ſpectacle impoſant que va don-ner la France, d'un grand événement pré-paré d'avance, & dont, pour la première fois, le haſard ne ſe mêlera point ! C'eſt-là, peut-être, c'eſt-là que les hommes te paroî-troient plus dignes d'eſtime ! Ou je me trom-pe, ou nulle paſſion perſonnelle ne doit maintenant les animer. Il ne mettront en commun que ce qu'il ont de céleſte. Ah ! Rouſſeau, quel bonheur pour toi, ſi ton éloquence ſe fût fait entendre dans cette au-guſte aſſemblée ? Quelle inſpiration pour le

talent, que l'eſpoir d'être utile? Quelle émotion différente, quand la penſée ceſſant de retomber ſur elle-même, peut avoir au-devant d'elle un but qu'elle peut atteindre, une action qu'elle produira? Les peines du cœur ſeroient ſuſpendues dans de ſi grandes circonſtances; l'homme occupé des idées générales diſparoît à ſes propres yeux. Renais donc, ô Rouſſeau! renais donc de ta cendre! Paroîs, & que tes vœux efficaces encouragent dans ſa carrière celui qui part de l'extrémité des maux, en ayant pour but la perfection des biens; celui que la France a nommé ſon ange tutelaire, & qui n'a vu dans ſes tranſports pour lui, que ſes devoirs envers elle; celui que tous doivent ſeconder, comme s'ils ſecouroient la choſe publique; enfin celui qui devoit avoir un juge, un admirateur, un concitoyen comme toi.

LETTRE V.

Sur le goût de Rouſſeau pour la Muſique & la Botanique.

ROUSSEAU a écrit pluſieurs ouvrages ſur la muſique ; il aima toute ſa vie cet art avec paſſion. Le Devin du Village annonce même du talent pour la compoſition. Il vouloit faire adopter en France les mélodrames ; il en donna Pygmalion pour exemple ; peut-être ce genre ne devroit-il pas être rejeté. Quand les paroles ſuccèdent à la muſique, & la muſique aux paroles, l'effet des unes & de l'autre eſt plus grand ; elles ſe ſervent mieux quand elles ne ſont pas forcées d'aller enſemble. La muſique exprime les ſituations, & les paroles les développent. La muſique pourroit ſe charger de peindre les

mouvemens au-deſſous des paroles ; & les paroles, des ſentimens trop nuancés pour la muſique ; mais quelle éloquence dans le monologue de Pygmalion ! Comme l'on trouve vraiſemblable que la ſtatue s'anime à ſa voix ! comme l'on ſeroit tenté de croire que les Dieux ne ſont pour rien dans ce miracle !

Rouſſeau a fait pour pluſieurs romances des airs ſimples & ſenſibles, de ces airs qui s'allient ſi bien avec la ſituation de l'âme, & que l'on peut chanter encore quand on eſt malheureux. Il en eſt quelques-uns qui me sembloient nationaux ; je me croyois, en les entendant, tranſportée ſur le ſommet de nos montagnes, lorſque le ſon de la flûte du berger ſe prolonge lentement au loin, par les échos qui ſucceſſivement le répètent. Ils me rappeloient cette muſique plutôt calme que ſombre, qui ſe prête aux ſentimens

de

de celui qui l'écoute, & devient pour lui l'expreſſion de ce qu'il éprouve. Quel eſt l'homme ſenſible que la muſique n'a jamais ému ? l'infortuné, lorſqu'il peut l'écouter, obtient par elle la douceur de répandre des larmes, & la mélancolie ſuccède à ſon déſeſpoir ; pendant qu'on l'entend, ſes ſenſations ſuffiſent à l'eſprit comme au cœur, & n'y laiſſent pas de vuide. Il eſt des airs qui mettent un moment dans l'extaſe ; les raviſſemens au ciel ſont toujours précédés du chœur des anges. Que la muſique retrace puiſſamment les ſouvenirs ! Comme elle en devient inſéparable ! Quel homme agité par les paſſions de la vie, entendit ſans émotion l'air qui dans ſa paiſible enfance animoit ſes danſes & ſes jeux ! Quelle femme, lorſque le temps a flétri ſa beauté, peut écouter ſans verſer des larmes, la romance que ſon amant chantoit jadis pour elle ! l'air de cette

romance, plus encore que ſes paroles, renouvelle dans ſon cœur les mouvemens de ſa jeuneſſe ; l'aſpect des lieux, des objets qui nous entouroient, aucune circonſtance acceſſoire ne ſe lie aux événemens de la vie comme la muſique ; les ſouvenirs qui nous viennent par elle ne ſont point accompagnés de regrets ; elle rend un moment les plaiſirs qu'elle retrace ; c'eſt plutôt reſſentir que ſe rappeler. Rouſſeau n'aimoit que les airs mélancoliques ; à la campagne, c'eſt ce genre de muſique que l'on ſouhaite. La Nature entière ſemble accompagner les ſons plaintifs d'une voix touchante. Il faut avoir une âme douce & pure pour ſentir ces jouiſſances. Un homme agité par le ſouvenir de ſes fautes, ne pourroit ſupporter la rêverie dans laquelle une muſique ſenſible plonge. Un homme tourmenté par des remords déchirans, ne pourroit aimer à ſe rapprocher

ainſi de lui-même, à diſtinguer tous ſes ſentimens, à les éprouver tous, lentement & ſucceſſivement. Je ſuis portée à me confier à celui que la muſique, les fleurs & la campagne raviſſent. Ah! le penchant au vice naît ſans doute dans le cœur de l'homme; car toutes les ſenſations qu'il reçoit par les objets qui l'environnent, l'en éloignent. Je ne ſais, mais ſouvent à la fin d'un beau jour, dans des retraites champêtres, à l'aſpect d'un ciel étoilé, il me ſembloit que le ſpectacle de la Nature parloit à l'ame de vertu, d'eſpérance & de bonté.

Rouſſeau s'eſt long-temps occupé de la botanique: c'eſt une manière de s'intéreſſer en détail à la campagne. Il avoit adopté un ſyſtême qui prouve encore, peut-être, combien il trouvoit que le ſouvenir même des hommes, gâtoit le plaiſir que la contemplation de la Nature fait éprouver. Il diſ-

tinguoit les plantes par leur forme, & jamais par leur propriété ; il lui sembloit que c'etoit les dégrader, de ne les considérer que sous le rapport de l'utilité dont elles peuvent être aux hommes. Il ne me paroît pas, je l'avoue, que cette opinion doive être adoptée ; ce n'est pas avilir les ouvrages du Créateur que de les croire destinés à une cause finale, & le monde paroît plus imposant & plus majestueux à celui qui n'y voit qu'une seule pensée ; mais l'imagination poétique & sauvage de Rousseau ne pouvoit supporter de lier à l'image d'un arbuste ou d'une fleur, ornement de la Nature, le souvenir des maux & des infirmités des hommes. Avec quel charme il peint, dans ses Confessions, ses transports en revoyant de la pervenche ; comme elle lui retraçoit tout ce qu'il avoit éprouvé jadis ! elle produisoit sur lui l'effet de cet air que l'on défend de jouer

aux Suiſſes hors de leur pays, dans la crainte qu'ils ne déſertent. Cette pervenche pouvoit lui inſpirer la paſſion de retourner dans le pays de Vaux; une ſeule circonſtance ſemblable lui rendoit préſent tous ſes ſouvenirs. Sa maîtreſſe, ſa patrie, ſa jeuneſſe, ſes amours; il retrouvoit tout, il reſſentoit tout à-la-fois.

LETTRE VI.

Sur le caractère de Rousseau.

Je n'ai point commencé par peindre le caractère de Rousseau. Il n'a écrit ses Confessions qu'après ses autres Ouvrages ; il n'a sollicité l'attention des hommes pour lui-même, qu'après avoir mérité leur reconnoissance, en leur consacrant pendant vingt ans son génie. J'ai suivi la marche qu'il m'a tracée, & c'est par l'admiration que ses écrits doivent inspirer, que je me suis préparée à juger son caractère, souvent calomnié, souvent peut-être trop justement blâmé. Je cherche à ne pas le trouver en contraste avec ses ouvrages ; je ne puis réunir le mépris & l'admiration ; je ne veux pas croire, sur-tout, que dans les écrits, le sceau de la

vérité puiſſe être imité par l'eſprit, & qu'il ne reſte pas aux cœurs purs & ſenſibles, des ſignes certains pour ſe reconnoître. Je vais donc eſſayer de peindre Rouſſeau ; mais j'en croirai ſouvent ſes Confeſſions. Cet ouvrage n'a pas ſans doute ce caractère d'élévation qu'on ſouhaiteroit à l'homme qui parle de lui-même, ce caractère qui fait pardonner la perſonalité, parce qu'on trouve ſimple que celui qui le poſsède, ſoit important à ſes yeux comme aux nôtres ; mais il me ſemble qu'il eſt difficile de douter de ſa ſincérité ; on cache plutôt qu'on n'invente les aveux que les Confeſſions contiennent. Les événemens qui y ſont racontés, paroiſſent vrais dans tous les détails. Il y a des circonſtances que l'imagination ne trouveroit jamais. D'ailleurs, Rouſſeau avoit un ſentiment d'orgueil qui répond de la véracité de ſes mémoires. Il ſe croyoit le meilleur des

hommes ; il eût rougi de penſer qu'il avoit beſoin pour ſe montrer à eux, de diſſimuler une ſeule de ſes fautes. Enfin, je trouve qu'il a écrit ſes Mémoires plutôt pour briller comme Hiſtorien que comme Héros de l'hiſtoire. Il s'eſt plus occupé du portrait que de la figure ; il s'eſt obſervé ; il s'eſt peint comme s'il s'étoit ſervi de modèle à lui-même : je ſuis sûre que ſon premier deſir étoit de ſe faire reſſemblant. Je penſe donc qu'on peut peindre Rouſſeau d'après ſes Confeſſions, comme ſi l'on avoit vécu long-temps avec lui ; car en étudiant ce qu'il dit, on peut ſe permettre de ne pas penſer comme lui. Le jugement d'un homme ſur ſon propre caractère, le fait connoître, même alors qu'on ne l'adopte pas.

Rouſſeau devoit avoir une figure qu'on ne remarquoit point quand on le voyoit paſſer, mais qu'on ne pouvoit jamais ou-

blier quand on l'avoit regardé parler ; de petits yeux qui n'avoient pas un caractère à eux, mais recevoient successivement celui des divers mouvemens de son ame ; ses sourcils étoient fort avancés ; ils sembloient faits pour servir sa sauvagerie, pour le garantir de la vue des hommes. Il portoit presque toujours la tête baissée, mais ce n'étoit point la flatterie ni la crainte qui l'avoit courbée ; la méditation & la melancolie l'avoient fait pencher comme une fleur que son propre poids ou les orages ont inclinée. Lorsqu'il se taisoit, sa physionomie n'avoit point d'expression ; ses affections & ses pensées ne se peignoient sur son visage que quand il se mêloit à la conversation ; lorsqu'il gardoit le silence, elles se retiroient dans la profondeur de son ame ; ses traits étoient communs ; mais quand il parloit, ils étinceloient tous ; il ressembloit à ces Dieux

qu'Ovide nous peint quelquefois quittant par degrés leur déguiſement terreſtre, & ſe faiſant reconnoître enfin aux rayons éclatans que lançoient leurs regards.

Son eſprit étoit lent, & ſon ame ardente : à force de penſer, il ſe paſſionnoit; il n'avoit pas de mouvemens ſubits, apparens, mais tous ſes ſentimens s'accroiſſoient par la réflexion. Il lui eſt peut-être arrivé de devenir amoureux d'une femme, à la longue, en s'occupant d'elle pendant ſon abſence; elle l'avoit laiſſé de ſang-froid; elle le retrouvoit tout de flamme; quelquefois auſſi il vous quittoit vous aimant encore, mais ſi vous aviez dit une ſeule parole qui pût lui déplaire, il ſe la rappeloit, l'examinoit, l'exagéroit, y penſoit pendant huit jours & finiſſoit par ſe brouiller avec vous; c'eſt ce qui rendoit preſqu'impoſſible de le détromper. La lumière qui lui venoit tout-à-coup, ne dé-

truisoit pas des erreurs si lentement & si profondément gravées dans son cœur. Il étoit aussi bien difficile de rester pendant long-temps très-lié avec lui ; un mot, un geste faisoit le sujet de ses plus profondes méditations ; il enchaînoit les plus petites circonstances comme des propositions de géométrie, & il arrivoit à ce qu'il appeloit une démonstration. Je crois que l'imagination étoit la première de ses facultés, & qu'elle absorboit même toutes les autres. Il rêvoit plutôt qu'il n'existoit, & les événemens de sa vie se passoient dans sa tête, plutôt qu'au dehors de lui. Cette manière d'être sembloit devoir éloigner de la défiance, puisqu'elle ne permettoit pas même l'observation ; mais elle ne l'empêchoit pas de regarder, & faisoit seulement qu'il voyoit mal. Il avoit une ame tendre : comment en douter, lorsqu'on a lu ses ouvrages ? mais

ſon imagination ſe plaçoit quelquefois entre ſes affections & ſa raiſon, & détruiſoit leur puiſſance; s'il paroiſſoit quelquefois inſenſible, c'eſt qu'il n'appercevoit pas les objets tels qu'ils étoient, & ſon cœur eût été plus ému que le nôtre, s'il avoit eu les mêmes yeux que nous. Le plus grand reproche qu'on puiſſe faire à ſa mémoire, celui qui ne trouvera point de défenſeur, c'eſt d'avoir abandonné ſes enfans; eh bien! ce même homme eût été cependant capable de donner les plus grands exemples d'amour paternel, d'expoſer ſa vie vingt fois pour conſerver la leur, s'il n'eût pas été convaincu qu'il leur épargnoit les plus grands crimes en leur laiſſant ignorer le nom de leur père; s'il n'eût pas cru qu'on vouloit en faire de nouveaux Séïdes. L'indigne femme qui paſſoit ſa vie avec lui, avoit appris aſſez à le connoître pour ſavoir le rendre malheureux, & le

récit qu'on m'a fait des ruſes dont elle ſe ſervoit pour accroître ſes craintes, pour le rendre certain de ſes doutes, pour ſeconder ſes défauts, eſt à peine croyable (1).

Rouſſeau n'étoit pas fou, mais une faculté de lui-même, l'imagination étoit en démence; il avoit une grande puiſſance de

(1) Un Génevois qui a vécu avec Rouſſeau pendant les vingt dernières années de ſa vie, dans la plus grande intimité, m'a peint ſouvent l'abominable caractère de ſa femme. Les ſollicitations atroces que cette mère dénaturée lui fit pour mettre ſes enfans à l'hôpital, ne ceſſant de lui répéter que tous ceux qu'il croyoit ses amis, s'efforceroient d'inſpirer à ſes enfans une haine mortelle contre lui; tâchant enfin de le remplir, par ſes calomnies & ſes feintes frayeurs, de douleur & de défiance. C'eſt une grande folie ſans doute d'écouter & d'aimer une telle femme; mais cette folie ſuppoſée, toutes les autres ſont vraiſemblables.

raiſon ſur les matières abſtraites, ſur les objets qui n'ont de réalité que dans la penſée, & une extravagance abſolue ſur tous ceux dont la meſure eſt priſe au dehors de nous; il avoit de tout une trop grande doſe; à force d'être ſupérieur, il étoit près d'être fou. C'étoit un homme fait pour vivre dans la tetraite avec un petit nombre de perſonnes d'un eſprit borné, afin que rien n'ajoutât à ſon agitation intérieure, & qu'il fût environné de calme. Il étoit bon; les inférieurs l'adoroient; ce ſont eux qui jouiſſent ſurtout de cette qualité; mais Paris l'avoit troublé. Il étoit né pour la ſociété de la nature, & non pour celle d'inſtitution. Tous ſes ouvrages expriment l'horreur qu'elle lui inſpiroit; il ne lui fut poſſible, ni de la comprendre, ni de la ſupporter; c'étoit un ſauvage des bords de l'Orénoque, qui ſe fût trouvé heureux de paſſer ſa vie à regarder

couler l'eau. Il étoit né contemplatif, & la rêverie faiſoit ſon bonheur ſuprême ; ſon eſprit & ſon cœur, tour à tour, s'emparoient de lui. Il vivoit dans ſa penſée ; le monde paſſoit doucement ſous ſes yeux ; la religion, les hommes, l'amour, la politique l'occupoient ſucceſſivement ; après s'être promené ſeul tout le jour, il revenoit calme & doux. Les méchans gagnent-ils à reſter avec eux-mêmes ! On ne peut pas dire, cependant, que Rouſſeau étoit vertueux, parce qu'il faut des actions & de la ſuite dans ces actions, pour mériter cet éloge ; mais c'étoit un homme qu'il falloit laiſſer penſer ſans en rien exiger de plus, qu'il falloit conduire comme un enfant, écouter comme un oracle ; dont le cœur étoit profondément ſenſible, & qu'on devoit ménager, non avec les précautions ordinaires, mais avec celles qu'un tel caractère exigeoit ; il ne

falloit pas s'en fier à ſa propre innocence. Rouſſeau avoit moins que perſonne le divin pouvoir de lire dans les cœurs ; il falloit s'occuper de ſe montrer ce qu'on étoit, de mettre en dehors ce qu'on ſentoit pour lui. Je ſais qu'on dira que ce n'eſt pas là la plus noble manière d'aimer ; mais moi, je trouve qu'en ſentiment, il n'y a qu'une règle : c'eſt de rendre heureux l'objet de nos affections ; toutes les autres ſont plutôt inventées par la vanité que par la délicateſſe.

Rouſſeau a été accuſé d'hypocriſie, d'abord parce que dans ſes ouvrages on a trouvé qu'il ſoutenoit des opinions exaltées : tout ce qui eſt exagéré eſt faux, diſent ſouvent ceux qui veulent faire croire qu'on eſt plus loin du but en le paſſant qu'en n'y arrivant pas ; il y a des perſonnes exagérées à froid, ſi je puis le dire, qui, ſans être entraînées par degrés, ſans y être amenées par la ſuite de

leurs penſées, avancent tout-à-coup une opinion extrême, & ſe décident à la défendre : celles-là, c'eſt un parti qu'elles prennent, & non un mouvement qui les emporte ; d'autres, dans diverſes circonſtances de leur vie, ou dans les différentes ſituations qu'elles peignent dans leurs ouvrages, ne ſe ſentant pas l'accent du cœur, le prennent trop haut, dans la crainte de le manquer : celles-là peuvent être accuſées d'hypocriſie ; mais celui que le tranſport de ſon imagination & de ſon ame élève au-deſſus de lui-même, & ſur-tout, peut-être, au-deſſus de ceux qui le liſent, celui que ſon élan emporte, & qui ſent un moment ce qu'il n'aura peut-être pas la force de ſentir toujours ; eſt-ce cet homme-là qu'on devroit accuſer d'hypocriſie ? Ah ! cette exaltation eſt le délire du génie ; mais écoutez-le encore : il ſe pourroit que quand on l'accuſe d'avoir

passé le but, il n'eût fait que franchir les bornes; cependant il faut blâmer Rousseau, s'il manque à cette modération sans laquelle on ne persuade pas ceux qui croient que la chaleur de l'ame nuit à la justesse de l'esprit; il faut le blâmer, s'il n'a pas senti que le mouvement moral n'est pas soumis aux loix du mouvement physique, & qu'il n'est pas besoin de le donner plus fort qu'il ne faut, pour le communiquer au degré nécessaire; mais pourrois-je le trouver exagéré, si je partageois tous ses sentimens, & si j'adoptois toutes ses opinions? On accuse encore Rousseau d'hypocrisie, en comparant sa conduite avec ses principes: les actions naissent du caractère, & peuvent en donner l'idée; mais les pensées viennent souvent par inspiration; & l'homme enivré par l'esprit divin qui l'anime, n'est plus lui-même, quoiqu'il soit plus vrai que jamais, & s'abandonne entière-

ment au ſentiment qu'il éprouve en écrivant. Il exiſte un petit nombre de morceaux d'éloquence, dont le caractère auguſte & meſuré, calme & ferme, ſimple & noble, prouve, ſans en pouvoir douter, que leur auteur a toutes les vertus dont il parle; mais quand on ne trouveroit pas à Rouſſeau ce genre d'éloquence, quand il ſeroit vrai qu'il défend les plus grandes, les plus belles, les plus touchantes des vérités, avec un enthouſiaſme trop poétique, pourroit-on le ſoupçonner d'hypocriſie? Rouſſeau, hypocrite! Ah! je ne vois dans toute ſa vie qu'un homme parlant, écrivant, agiſſant involontairement; ſes actions ne reſſembloient pas à ſes principes; mais il ſe rendoit coupable en les appliquant fauſſement, plutôt qu'en les abandonnant. Il ſembloit auſſi quelquefois que ſon ame étoit épuiſée par ſes penſées, & qu'elle n'avoit plus le reſſort néceſſaire

pour agir. Un homme qui l'a beaucoup vu, m'a peint souvent avec quelles délices il se livroit au repos le plus absolu. Un jour ils se promenoient ensemble sur les montagnes de la Suisse ; ils arrivèrent enfin dans un séjour enchanteur ; un espace immense se découvroit à leurs yeux ; ils respiroient à cette hauteur, cet air pur de la Nature, auquel le souffle des hommes ne s'est pas encore mêlé. Le compagnon de Rousseau espéroit alors que l'influence de ce lieu animeroit son génie ; d'avance il l'écoutoit parler ; mais Rousseau se mit tout-à-coup à jouer sur l'herbe, comme dans sa première enfance ; heureux d'être libre de ses sentimens & de ses pensées, il n'étoit tourmenté par aucune de ses facultés, & ce fut peut-être un des plus doux momens de sa vie. Ne le voit-on pas, dès son enfance, dans une sorte d'égarement de méditation ? ne paroît-il pas marcher

comme un aveugle dans la vie, & juger de tout par ſes penſées plus que par ſes obſervations ?

Il y a des traits dans ſes Confeſſions, qui révoltent les ames nobles; il en eſt dont il inſpire l'horreur lui-même par les couleurs odieuſes dont ſon repentir les charge : ſans doute quelques perſonnes, en finiſſant cette lecture, ont le droit de s'indigner de ce que Rouſſeau ſe croyoit le meilleur de tous les hommes; mais moi, ce mouvement orgueilleux de Rouſſeau ne m'a point éloignée de lui; j'en ai conclu qu'il ſe ſentoit bon. Les hommes ſe jugent eux-mêmes par leur caractère, plutôt que par leurs actions; & il n'y a que ce moyen de connoître un cœur ſuſceptible d'erreurs & de folies. Il eſt extraordinaire que Rouſſeau raconte les fautes de tout genre qu'il a commiſes; mais ſi ce n'eſt pas toujours ſeulement par franchiſe, c'eſt quelquefois, je

penſe, un tour de force qu'il entreprend : il reſſemble à ces bons écrivains, qui eſſayent de faire paſſer un mot ignoble dans la langue. J'avoue que je vois avec peine dans ſes Confeſſions, des torts qui tiennent aux habitudes de ſa première deſtinée : mais l'élévation de l'ame eſt peut-être une qualité qu'une ſeule faute fait perdre ; elle naît de la conſcience de ſoi, & cette conſcience ſe fonde ſur la ſuite de toute la vie : un ſeul ſouvenir qui fait rougir trouble la noble aſſurance qu'elle inſpire, & diminue même le prix qu'on y attache. De tous les vices, il eſt vrai, la baſſeſſe eſt celui qui inſpire le moins d'indulgence ; l'excès d'une qualité peut être l'origine de tous les autres : celui-là ſeul naît de la privation de toutes ; mais quoiqu'il y ait dans les mémoires de Rouſſeau quelques traits qui manquent ſûrement de nobleſſe, ils ne me paroiſſent d'accord ni avec ſon ca-

ractère, ni avec le reſte de ſa vie. On ſeroit tenté de les prendre pour des actes de folie, pour des abſences de tête ; ces traits ſemblent en lui des bizarreries ; il n'eſt pas, ſi l'on peut le dire, l'arbre des fruits qu'il porte : c'eſt peut-être le ſeul homme qui ait été bas par momens ; car c'eſt de tous ſes défauts le plus habituel. Ces diſtinctions paroîtront peut-être trop ſubtiles pour le juſtifier : je ne ſais pas cependant ſi dans les contraſtes étonnans dont les hommes donnent ſans ceſſe l'exemple, il ne faut pas apprendre à les diſtinguer par des nuances fines ? Je crois auſſi que quand on trouve dans la vie d'un homme des mouvemens & des actions d'une bonté parfaite, lorſque ſes écrits reſpirent les ſentimens les plus nobles & les plus vertueux ; lorſqu'il poſsède un langage dont chaque mot porte l'empreinte de la vérité, on lui doit de chercher le ſecret de ſes torts, de

tenir à l'admiration qu'il avoit inſpirée, de la retirer lentement. Enfin les caractères vertueux, comme les caractères vicieux, ſe reconnoiſſent mieux par des traits de détails, que par des actions d'éclat. La plupart des hommes, en bien comme en mal, peuvent être une fois différens d'eux-mêmes.

Soit qu'on entende parler de Rouſſeau à ceux qui l'ont aimé, ſoit qu'on liſe ſes ouvrages, on trouve dans ſa vie, comme dans ſes écrits, des mouvemens, des ſentimens, qui ne peuvent appartenir qu'aux ames pures & bonnes. Quand on le voit aux priſes avec les hommes, on l'aime moins, mais dès-qu'on le retrouve avec la nature, tous ſes mouvemens répondent à notre cœur, & ſon éloquence développe tous les ſentimens de notre ame. Comme ſon ſéjour aux Charmettes

eſt

eſt peint délicieuſement! comme il étoit heureux dans la paix de la campagne! Les jeunes gens deſirent ordinairement le mouvement; ils appellent vivacité le beſoin qu'ils en ont; mais les ames vraiment ardentes le redoutent: elles prévoient ce qu'il en coûte pour quitter le repos; elles ſentent que le feu qu'on allume peut dévorer: mais Rouſſeau, paiſible dans ſa retraite, n'éprouvoit point le deſir d'exercer ſon génie; rêver, aimer, ſuffiſoit à ſes facultés. Aimer, quel que fût l'objet de ſa tendreſſe, c'étoit ſur cet objet qu'il plaçoit ſes chimères: ce n'étoit pas à Madame de Warens, c'étoit à l'amour qu'il ſongeoit: ſes ſentimens ne le tourmentoient pas; il n'étudioit pas dans les regards de ſa maîtreſſe le degré de paſſion qu'il lui inſpiroit; c'étoit une perſonne à aimer qu'il lui falloit. Madame de Warens, ſans s'en mêler, faiſoit ſon bonheur. Peut-

être eſt-il vrai qu'un grand-homme, dominé par le génie de la penſée, que Rouſſeau ſur-tout, n'a jamais éprouvé une paſſion qui vînt uniquement du cœur : elle l'auroit diſtrait, elle n'auroit pas ſervi ſon imagination. Il falloit que les facultés de ſon eſprit fuſſent pour quelque choſe dans ſes ſentimens ; il falloit qu'il eût beſoin de douer ſa maîtreſſe : une femme parfaite auroit été ſa meilleure amie, mais non l'objet de ſon amour. Je ſuis certaine qu'il n'a jamais fait que des choix bizarres ; je ſuis certaine auſſi que Julie eſt la perſonne du monde dont il a été le plus épris ; c'étoit un homme qui ne pouvoit ſe paſſionner que pour des illuſions ; heureux ſi elles n'euſſent pas troublé ſon cœur avec plus de violence que la réalité même ! Il étoit né bon, ſenſible & confiant ; mais lorſque cette cruelle folie de l'injuſtice & de l'ingratitude des hommes l'eut ſaiſi, il

devint le plus malheureux de tous les êtres : ces momens si doux de sa jeunesse, qu'il peignoit avec tant de charmes, ne se renouvelèrent plus ; ses rêveries étoient des espérances ; ses rêveries devinrent des regrets. A Turin autrefois, un signe de sa jeune maîtresse ravissoit son cœur, & maintenant le salut d'un vieux invalide, qui semble ne pas le haïr, est le seul bien qu'il envie (1). Mais rappelez-vous combien, dans sa jeunesse, il estimoit les hommes ! s'il a plus changé

(1) On se souvient du tableau charmant que Rousseau fait, dans ses Confessions, de Mme Basile, Marchande à Turin, qui lui fit signe avec le doigt dans une glace, de se mettre à genoux devant elle ; & dans son Dialogue insensé de *Jean-Jacques avec Rousseau*, du transport qu'il éprouva lorsqu'un vieux Invalide le salua, *n'étant pas encore entré*, dit-il, *dans la conjuration générale contre moi.*

qu'un autre, c'eſt qu'il s'attendoit moins aux premières lumières qu'il fut forcé de recevoir. Eh ! qui donc perd ſans douleur l'aveugle bonté de ſa jeuneſſe ? qui donc perd ſans douleur les riantes eſpérances, la douce confiance du premier âge de la vie ? Rouſſeau n'a pu le ſupporter : mais quelle eſt l'ame ſenſible dont le cœur ſe reſſerre ſans peine, & dont l'imagination ne ſe décolore pas avec regret ?

L'on a ſouvent accuſé Rouſſeau d'être né ingrat ; mais je ne ſais pas s'il eſt vrai que ſon éloignement pour les bienfaits en ſoit une preuve. Peut-être eſt-il des cœurs qui ſentent trop ce qu'exige la reconnoiſſance pour ſe ſoumettre à la devoir à ceux qu'ils n'aiment pas ; peut-être en eſt-il auſſi qui trouvent plus de charmes dans le ſentiment, lorſqu'il naît d'un attrait invincible, d'un choix volontaire, qu'aucun devoir ne com-

mande. On peut craindre que la reconnoissance n'inspire pas assez d'attachement pour ceux qui nous étoient indifférens; on peut craindre qu'elle ne se mêle trop aux sentimens que nous éprouvons pour nos amis; enfin ce fier amour de l'indépendance me paroît noble s'il s'applique aux étrangers, & délicat, s'il regarde les objets de nos affections. Heureux celui qui n'a jamais eu besoin des autres que par le cœur, qui ne s'est soumis que parce qu'il aimoit, & sur qui personne, excepté les auteurs de ses jours, n'eut jamais d'autres droits que ceux qu'ils reçurent de sa tendresse! Rousseau, il est vrai, en se faisant un système de ses principes, avoit le ridicule de toutes ses qualités, & souvent même le tort dont elles approchent, alors qu'on les exagère: mais l'ostentation même de cette haine pour les bienfaits a de tels avantages, les

preuves qu'il faut en donner ſont ſi claires & ſi rares, qu'on pourroit ſans danger ſe permettre aujourd'hui d'exciter en ce genre la vanité des hommes (1).

On a reproché à Rouſſeau, car celui que toutes les ames ſenſibles devoient défendre comme leur propre cauſe, a trouvé bien des accuſateurs; on a reproché à Rouſſeau d'avoir le deſir de ſe ſingulariſer: eſt-ce celui qui obtenoit à ſon gré la palme de la gloire, qui pouvoit ſouhaiter de ſe ſignaler par des bizarreries; & quand la ſupériorité de ſon génie le rendoit ſi extraordinaire, peut-on croire qu'il cherchoit à l'être par une originalité puérile? Il vouloit, dit-on, ſe faire remarquer de

(1) Eſt-il poſſibe de ne pas admirer la noble fierté avec laquelle le pauvre Rouſſeau de Genève refuſa conſtamment la penſion que le Roi d'Angleterre lui offroit!

toutes les manières poſſibles ; & jamais homme n'a tant aimé la ſolitude ! voyez comme il étoit heureux pendant le temps qu'il paſſa dans l'iſle Saint-Pierre ! ſéjour charmant ! aſyle délicieux ! c'eſt-là que l'ame de Rouſſeau erre encore ; c'eſt dans les lieux qui excitèrent ſes penſées, qu'il faut aller rendre hommage à ſa mémoire : que les ames ſenſibles conçoivent aiſément le bonheur qu'on goûtoit dans cette retraite ! Rouſſeau s'y livroit à ſes profondes méditations ; mais d'autres auroient pu s'y abandonner à leurs rêveries ; & tandis qu'il réfléchiſſoit ſur le temps, le monde & la vie, une femme malheureuſe eût laiſſé le calme de la nature pénétrer doucement juſqu'à ſon cœur.

Les hommes ſont peut-être plus faits pour la ſolitude qu'ils ne penſent. Vers le milieu de la vie, on pourroit s'y trouver

heureux ; on ne ſeroit plus attiré dans le monde par l'eſpérance, on porteroit dans la retraite des ſouvenirs qui rempliroient la penſée, & la mort ſeroit encore trop éloignée pour ſentir le beſoin de s'entourer de vivans.

Rouſſeau fuyoit ce qu'on appelle la ſociété ; mais il aimoit les payſans, & le mouvement que la vue des hommes répand dans la campagne lui plaiſoit. Les habitans de l'iſle Saint-Pierre l'adoroient ; ils étoient frappés de ſa bonté ; les malheureux ſont ſi doux dans un moment de repos ! Rouſſeau, ravi des ſimples mœurs de ces payſans, s'abandonnoit de nouveau à ſa première eſtime pour les hommes ; il les retrouvoit ſemblables à l'idée qu'il s'en étoit faite : il montroit pour les enfans une prédilection extrême ; il avoit tant le beſoin d'aimer, que ſon cœur s'y livroit, quand l'objet ſeule-

ment ne s'y oppoſoit pas ! Pourquoi donc, dans les jardins d'Ermenonville, ne fut-il pas heureux comme dans l'iſle Saint-Pierre? pourquoi donc, hélas! eſt-ce dans ce ſéjour qu'il a terminé ſa vie? Ah! vous qui l'accuſiez de jouer un rôle, de feindre le malheur, qu'avez-vous dit quand vous avez appris qu'il s'eſt donné la mort (1)? C'eſt à ce

(1) On ſera peut-être étonné de ce que je regarde comme certain que Rouſſeau s'eſt donné la mort. Mais le même Génevois dont j'ai déjà parlé, reçut une lettre de lui, quelque-temps avant ſa mort, qui ſembloit annoncer ce deſſein. Depuis, s'étant informé avec un ſoin extrême de ſes derniers momens, il a su que le matin du jour où Rouſſeau mourut, il ſe leva en parfaite ſanté, mais dit cependant qu'il alloit voir le ſoleil pour la dernière fois, & prit, avant de ſortir, du café qu'il fit lui-même. Il rentra quelques heures après, & commençant alors à ſouffrir horriblement, il défendit conſtamment qu'on ap-

prix que les hommes lents à plaindre les autres, croient à l'infortune. Mais qui put inspirer à Rousseau un dessein si funeste? c'est, m'a-t on dit, la certitude d'avoir été trompé par la femme qui avoit seule conservé sa confiance, & s'étoit rendue nécessaire en le détachant de tous ses autres liens. Mais peut-être aussi que les longues rêveries finissent par plonger dans le désespoir : les premiers

---

pelât du secours & qu'on avertît personne. Peu de jours avant ce triste jour, il s'étoit apperçu des viles inclinations de sa femme pour un homme de l'état le plus bas : il parut accablé de cette découverte, & resta huit heures de suite sur le bord de l'eau dans une méditation profonde. Il me semble que si l'on réunit ces détails à sa tristesse habituelle, à l'accroissement extraordinaire de ses terreurs & de ses défiances, il n'est plus possible de douter que ce grand & malheureux homme n'ait terminé volontairement sa vie.

jours sont ravissans ; l'on se trouve, l'on jouit de ses sentimens & de ses pensées : mais peut-on fixer long-temps la destinée de l'homme, sans tomber dans la mélancolie ? mais sur-tout y a-t-il des têtes assez fortes pour supporter la vie inactive & la contemplation habituelle. Rousseau accroissoit par la réflexion toutes les idées qui l'affligeoient ; bientôt un regard, un geste d'un homme qu'il rencontroit, un enfant qui s'éloignoit de lui, lui parurent de nouvelles preuves de cette haine universelle dont il se croyoit l'objet : mais, malgré cette cruelle défiance, il est toujours resté le meilleur des hommes. Il croyoit que tout ce qui l'environnoit conspiroit à lui faire du mal, & jamais la pensée de le rendre ou de le prévenir n'est entrée dans son ame. Il se croyoit destiné à souffrir, & n'agissoit pas contre sa destinée. J'ai vu des hommes qu'il avoit aimés, dont il

s'étoit séparé, s'attendrir au souvenir de leur liaison, s'accuser de négligences qui avoient pu faire naître les soupçons de Rousseau, l'aimer dans son injustice, regarder enfin le genre de folie qui le tourmentoit comme étrangère à lui, comme une barrière qui empêchoit de se rapprocher, mais non de souhaiter de le rejoindre. Les défians, tels qu'on les voit dans le monde, apprennent à juger les hommes d'après ce qu'ils sont eux-mêmes ; ils se craignent dans les autres : mais Rousseau n'étoit défiant que parce qu'il ne croyoit plus au bonheur, parce qu'il avoit été tellement convaincu de la parfaite bonté des hommes, que, forcé de n'y plus croire, rien ne lui paroissoit plus certain sur la terre : il l'étoit aussi, parce que sa sublime raison sur les plus grands sujets ne l'empêchoit pas d'être dominé par une idée insensée, de penser qu'il étoit détesté par tous les hom-

mes. Ah! que je trouve durs ceux qui disent qu'il falloit bien de l'orgueil pour se croire ainsi l'objet de l'attention universelle! Quel triste orgueil, que celui qui le portoit à penser qu'il n'existoit pas sur la terre un être qui ne ressentît de la haine pour lui! Ah! pourquoi n'a-t-il pas rencontré une ame tendre qui eût mis tous ses soins à le rassurer, à relever son courage abattu ; qui l'eût aimé profondément! il eût fini par le croire : le sentiment auquel l'amour-propre ni l'intérêt ne se mêlent point est si pur, si tendre & si vrai, que chaque mot le prouve ; chaque mouvement ne permet plus d'en douter. Ah! Rousseau, qu'il eût été doux de te rattacher à la vie, d'accompagner tes pas dans tes promenades solitaires, de suivre tes pensées, & de les ramener par degrés sur des espérances plus riantes! Que rarement on sait consoler les malheureux! qu'on se

met rarement au ton de leur ame! on oppose sa raison à leur égarement, son sang-froid à leur agitation, & leur confiance s'arrête, & leur douleur se retire plus avant encore dans leur cœur. Ne cherchez pas à leur prouver qu'ils n'ont pas de vrais sujets de peines; offrez-leur plutôt quelques nouveaux moyens de bonheur: laissez-les croire à l'infortune qu'ils sentent: les consolerez-vous, en leur apprenant que le malheur qui les accable n'est pas digne de pitié! Ah! si la perte d'un objet passionnément aimé eût causé la tristesse de Rousseau, je ne m'affligerois pas de ce qu'il a péri sans consolations, de ce qu'un être sensible ne lui a pas consacré sa vie! Quelles paroles d'espérance peut-on faire entendre à celui qu'un semblable malheur a frappé? que fait-il sur la terre, qu'attendre la mort? quelles expressions de tendresse peut-on lui adresser? un

autre les a prononcées : il s'en servoit pour un autre ; elles le font treſſaillir de douleur. Quelle ſociété vaut pour lui le ſouvenir qui ne quitte pas ſon cœur ? quelles jouiſſances pourroit-il avoir, ſans ſentir le regret de les éprouver ſeul ? Non, à ce malheur, quand le cœur en connoît l'étendue, la Providence ou la mort peuvent ſeules ſervir de conſolation. Mais le déſeſpoir de Rouſſeau fut cauſé par cette ſombre mélancolie, par ce découragement de vivre, qui peut ſaiſir tous les hommes iſolés, quelle que ſoit leur deſtinée. Son ame étoit flétrie par l'injuſtice ; il étoit effrayé d'être ſeul, de n'avoir pas un cœur près du ſien, de retomber ſans ceſſe ſur lui-même, de n'inſpirer ni de ne reſſentir aucun intérêt, d'être indifférent à ſa gloire, laſſé de ſon génie, tourmenté par le beſoin d'aimer, & le malheur de ne pas l'être. Dans la jeuneſſe, c'eſt du mouvement qu'on cher-

che, c'eſt de l'amour qu'il faut; mais vers le déclin de la vie, que ce beſoin d'aimer eſt touchant! qu'il prouve une ame douce & bonne, qui veut s'ouvrir & s'épancher; que la perſonalité fatigue, & qui demande à ſe quitter pour vivre dans un autre! Rouſſeau étoit auſſi tourmenté par quelques remords; il avoit beſoin de ſe ſentir aimé pour ne pas ſe croire haïſſable. Etre deux dans le monde, calme tant de frayeurs! les jugemens des hommes & de Dieu ne ſurprendront pas ſeul. Rouſſeau s'eſt peut-être permis le ſuïcide ſans remords; il ſe trouvoit ſi peu de choſe dans l'immenſité de l'Univers! on fait ſi peu de vuide à ſes propres yeux, quand on n'occupe pas de place dans un cœur qui nous ſurvit, qu'il eſt poſſible de compter pour rien ſa vie. Quoi l'auteur de Julie eſt mort pour n'avoir pas été aimé! Un jour, dans ces ſombres forêts, il s'eſt

dit : *Je suis isolé sur la terre, je souffre, je suis malheureux, sans que mon existence serve à personne : je puis mourir.* Vous qui l'accusiez d'orgueil, sont-ce des succès qui lui manquoient ? n'en pouvoit-il pas acquérir chaque jour de nouveaux ? Mais avec qui les eût-il partagés ? qui en auroit joui pour l'en faire jouir ? Il avoit des admirateurs, mais il n'eut pas d'amis. Ah ! maintenant un inutile attendrissement se mêle à l'enthousiasme qu'il inspire ! ses ouvrages, si remplis de vertus, d'amour de l'humanité, le font aimer quand il n'est plus ; & quand il vivoit, la calomnie retenoit éloigné de lui ; elle triomphe jusqu'à la mort, & c'est tout ce qu'elle demande. Que le séjour enchanteur où sa cendre repose s'accorde avec les sentimens que son souvenir inspire ! cet aspect mélancolique prépare doucement au recueillement du cœur que demande l'hommage

qu'on va lui rendre. On ne lui a pas élevé en marbre un faſtueux mauſolée ; mais la Nature ſombre, majeſtueuſe & belle, qui environne ſon tombeau, ſemble un nouveau genre de monument qui rappelle & le caractère & le génie de Rouſſeau : c'eſt dans une iſle que ſon urne funéraire eſt placée : on n'en aproche pas ſans deſſein, & le ſentiment religieux qui fait traverſer le lac qui l'entoure, prouve que l'on eſt digne d'y porter ſon offrande. Je n'ai point jeté des fleurs ſur cette triſte tombe : je l'ai longtemps conſidérée les yeux baignés de pleurs: je l'ai quittée en ſilence, & je ſuis reſtée plongée dans la profondeur de la rêverie! Vous qui êtes heureux, ne venez pas inſulter à ſon ombre ! laiſſez au malheur un aſyle où le ſpectacle de la félicité ne le pourſuive pas. On s'empreſſe de montrer aux étrangers qui ſe promènent dans ces bois, les

ſites que Rouſſeau préféroit, les lieux où il ſe repoſoit long temps, les inſcriptions de ſes Ouvrages, d'Héloïſe ſur-tout, qu'il avoit gravées ſur les arbres ou ſur les rochers. Les payſans de ce village ſe joignent à l'enthouſiaſme des voyageurs par des louanges ſur la douceur, ſur la bienfaiſance de ce pauvre Rouſſeau. *Il étoit bien triſte*, diſent-ils, *mais il étoit bien bon.* Dans ce ſéjour qu'il a habité, dans ce ſéjour qui lui eſt conſacré, on dérobe à la mort tout ce que le ſouvenir peut lui arracher; mais l'impreſſion de ſa perte n'en eſt que plus terrible : on le voit preſque, on l'appelle, & les abîmes répondent. Ah! Rouſſeau! défenſeur des foibles, ami des malheureux, amant paſſionné de la vertu, toi qui peignis tous les mouvemens de l'âme, & t'attendris ſur tous les genres d'infortune; digne à ton tour de ce ſentiment de compaſſion, que

ton cœur fut si bien exprimer & ressentir, puisse une voix digne de toi s'élever pour te défendre ! & puisque tes ouvrages ne te garantissent pas des traits de la calomnie, puisqu'ils ne suffisent pas à ta justification, puisqu'on trouve des ames qui résistent encore aux sentimens qu'ils inspirent pour leur auteur, que l'ardeur de te louer enflamme du moins ceux qui t'admirent !

Les larmes des malheureux effacent chaque jour les simples inscriptions que l'amité fit graver sur la tombe de Rousseau. Je demande que la reconnoissance des hommes qu'il éclaira, des hommes dont le bonheur l'occupa toute sa vie, trouve enfin un interprète ; que l'éloquence s'arme pour lui, qu'à son tour elle le serve. Quel est le grand homme qui pourroit dédaigner d'assurer la gloire d'un grand homme ? Qu'il seroit beau de voir dans tous les siècles cette

ligue du génie contre l'envie! que les hommes supérieurs, qui prendroient la défense des hommes supérieurs qui les auroient précédés, donneroient un sublime exemple à leurs successeurs! le monument qu'ils auroient élevé serviroit un jour de piédestal à leur statue! Si la calomnie osoit aussi les attaquer, ils auroient d'avance mis en défiance contre elle, émoussé ses traits odieux; & la justice que leur rendroit la postérité, acquitteroit la reconnoissance de l'ombre abandonnée dont il auroient protégé la gloire.

FIN.

LETTRE

DE

MADAME LA COMTESSE

ALEXANDRE DE VASSY ;

A

MADAME LA BARONNE

DE STAEL,

SUR le Livre intitulé : *Lettres sur les Ouvrages & le Caractere de J. J. Rousseau.*

ROUSSEAU, en mourant, a laissé, Madame, à ceux qui l'en-

touroient le ſouvenir de ſes vertus & l'amour de ſa gloire : voilà mes titres pour vous parler des Lettres que vous avez écrites ſur lui ; cet Ouvrage, fait pour être diſtingué, excitera vivement la curioſité du Public & la ſatisfera. Malheur à celui qui, après la lecture de ce Livre, n'éprouvera pas, pour l'Auteur, le ſentiment dont vous êtes pénétrée pour Rouſſeau. Mais, Madame, on vous a trompée, en vous diſant qu'*il s'eſt donné la mort*, & cette erreur que vous accréditez peut avoir des conſéquences ſi dangereuſes par leur effet, ſi fâcheuſes pour la mémoire de Rouſſeau, que

je crois remplir un devoir ſacré en me hâtant de la détruire. Un homme tel que lui appartient à l'Univers, ſes préceptes perſuadent, ſes exemples entraînent.

La mort de Rouſſeau eſt ſi touchante, ſi belle, ſi ſublime, c'eſt une ſi grande leçon qu'un grand homme, aux priſes avec la douleur, recevant avec reconnoiſſance, les ſoins qu'on lui rend, & voyant arriver, ſans effroi, le moment preſcrit pour ſa deſtruction; cet exemple eſt ſi frappant pour moi, qui en ai été preſque témoin, que je ne puis voir ſans douleur, accuſer Rouſſeau d'une action qui étoit loin

de ſon cœur, & en contradiction avec ſes principes.

Non, Madame, Rouſſeau n'a point terminé volontairement ſa vie, le détail que vous rapportez des circonſtances qui précéderent ſes derniers momens, n'eſt point exact; Rouſſeau ne pouvoit pas être inſtruit de l'infidélité de ſa femme ou du moins de la perſonne à laquelle il avoit accordé la grace d'en porter le nom, puiſque ce n'eſt que plus d'un an après la mort de Rouſſeau, qu'elle a eu des torts aſſez graves pour ne pouvoir plus reſter à Ermenonville.

Les preuves que je m'offre à vous

donner, Madame, ſont la copie du Procès-verbal fait par les Chirurgiens, le témoignage de mon pere, celui de M. le Begue de Preſle, ami intime de Rouſſeau, & qui étoit à Ermenonville à cette fatale époque. Enfin une relation qui contient les détails les plus circonſtanciés de ce malheureux événement.

Votre attachement pour la mémoire de Rouſſeau vous rend digne d'entendre la vérité, le mien m'impoſe la loi de la dire. Je ne vous demande point d'excuſes pour une lettre que ſon motif juſtifie.

J'ai l'honneur d'être, Madame;

votre très-humble, très-obéiſſante ſervante,

DE GERARDIN, *Comteſſe*
ALEXANDRE DE VASSY.

RÉPONSE
DE MADAME DE STAEL
A
LA LETTRE
DE MADAME LA COMTESSE
ALEXANDRE DE VASSY.

UN Genevois, Secrétaire de mon pere, Madame, & qui a passé la plus grande partie de sa vie avec Rousseau; un autre, nommé *Mouton*, homme de beaucoup d'esprit,

& confident de ſes dernieres penſées, m'ont aſſuré ce que j'ai écrit; & des Lettres que j'ai vues de lui, peu de temps avant ſa mort, annonçoient le deſſein de terminer ſa vie; voilà ce qui peut excuſer mon erreur, car c'eſt ainſi que j'appelle une opinion que vous combattez. Je penſois à joindre votre Lettre à celles que j'ai écrites ſur Rouſſeau, mais quelques mots de bonté qui s'y trouvent, m'ont fait craindre qu'on ne me ſoupçonnât de m'être plus occupée de publier votre ſuffrage que de juſtifier Rouſſeau. Eſt-ce le juſtifier, en effet, & jugerez-vous ſévérement une faute qui porte

avec elle-même une ſi grande excuſe, le malheur qui peut y entraîner ? Vous, Madame, qui n'êtes environnée que de gens qui vous aiment, ces profondes douleurs ne peuvent vous être connues ; mais vous avez un cœur qui doit les concevoir & les pardonner. Je crois donc que, ſi je me ſuis trompée, je n'ai pas fait tort à la mémoire de Rouſſeau ; d'ailleurs, cet Ouvrage connu ſeulement de mes amis, ne mérite pas de la corriger, ce ſeroit lui donner une importance qu'il ne peut avoir, & qu'il n'aura jamais. Agréez, Madame, mes remercîmens, pardonnez-moi de

n'avoir pas, comme je l'aurois désiré, rendu hommage au grand Homme que vous avez aimé. Si je lui avois connu ce bonheur, j'aurois été certaine qu'il n'avoit pas quitté volontairement la vie.

J'ai, &c.

NECKER, Baronne DE STAEL.